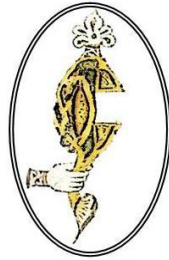


◆ Bibliothèque « Serbica » ◆

www.serbica.fr

DE LA MONTAGNE
ET AU PIED DE LA MONTAGNE



С ПЛАНИНЕ И ИСПОД ПЛАНИНЕ
S PLANINE I ISPOD PLANINE

PETAR KOČIĆ

CHOIX DE POÈMES EN PROSES ET DE NOUVELLES

Août 2016

◆ POÈMES EN PROSE & NOUVELLES ◆

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

SOMMAIRE

I. POÈMES EN PROSE

traduit par Boris Lazić

Prière 3

La chanson trist..... 4

II. CHOIX DE NOUVELLES

Tuba 6
traduction collective

Jablan 38
traduit par Boris Lazić

Le Pope de Mračaj 43
traduit par Boris Lazić

Tiré du livre ancien de Simeun le diacre 52
traduit par Boris Lazić

Dans la tempête de neige 55
traduit par Thomas Todorović

I.

POÈMES EN PROSE

PRIERE

[МОЛИТВА]

Tu es malheureux, ô mon peuple, tu es misérable, ô ma Patrie ! Je connais et je ressens ta misère et la noire amertume qui oppresse ton âme. Je sais tout cela et je l'éprouve, mais on m'empêche de chanter les jours heureux des temps passés, mais on m'empêche de plaindre ton universelle détresse, ô mon Peuple occupé, ô ma pauvre Patrie !

On me chasse impitoyablement du cimetière, on me fouette terriblement et les mots me restent en travers de la gorge. Les tombeaux demeurent privés d'un chant pur pour les morts, de larmes sincères ; les mères endeuillées, inconsolables, sont privées d'un doux réconfort, de sorte que dans une furieuse colère le cœur de Dieu et celui de l'homme s'insurgent et les corps morts dans leurs linceuls mortuaires sortent de leurs tombes inexpiables et s'annoncent par plaintes et pleurs qui figent d'effroi l'âme humaine.

Ô mon Dieu, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple, pour que je puisse pleurer et me lamenter du sort terrible de mon Peuple et de ma Terre. Offre-moi ces mots, Seigneur, aussi forts et vastes que les montagnes de l'Himalaya, aussi forts et puissants que les tonnerres des cieux, aussi fatals et sinistres que les foudres divines, aussi impénétrables aux tyrans que le sphinx au genre humain. Donne-moi ces mots et donne, ô mon Seigneur, ce don qui est Tien par Ta miséricorde incom-

mesurable, car mon cœur se fane, car mon âme s'altère à force d'amertume et de tristesse.

Première publication : 1907

*

LA CHANSON TRISTE

[ЖАЛОБИТНА ПЈЕСМА]

- Extrait -

De jour en jour on ressentait plus vivement l'haleine glaciale d'un temps automnal. L'air était empreint d'humidité, il soufflait de manière plus froide et plus sèche à travers les petites fenêtres des cellules de la Maison noire. Le ciel avait perdu de sa pureté, de sa clarté, et n'était plus saturé du souffle brûlant et âpre de la canicule, il s'était en quelque sorte apaisé, embrumé comme s'il allait, pris de furie, se mettre à pleurer des larmes perfides et amères.

Maussade, fatigué, je me tenais sur un banc de détenus et m'étais accoudé contre l'ouverture salie d'une petite fenêtre afin de respirer, à travers les barres de métal froides, un peu de cet air frais qui circule abondamment de nos montagnes couvertes et ténébreuses qui dominant Banja Luka.

Je regardais ainsi et je pensais.

Les jardins et les champs autour de la Maison noire sont nus et déjà vides ; sur les arbres fruitiers pendent des branches cassées, aux feuilles roussies, mortes, dénuées de fruit, à l'apparence douloureuse et triste. Une paille écrasée, des graines épaisses et parsemées teintent de jaune routes et de sentiers ; les pailles de maïs, non coupées, se courbent sous les rafales d'un vent glacial et les parois murmurent comme prises d'une plainte étouffée.

Observant ainsi et pensif, le souffle coupé, j'écoutais

tout frémir et pressentir la venue de l'automne à travers un temps houleux, inquiet.

Déjà les oiseaux migrateurs se préparaient au voyage et leurs chants aigus résonnaient autour de la Maison noire. Gazouillant de manière inlassable, ils survolaient, se posaient sous le toit, puis à nouveau s'élevaient et volaient de manière confuse et désorientée comme s'ils ne savaient pas où aller.

Soudain, très au-dessus de ma cellule, au deuxième étage, l'écho d'un chant de bagnard fameux :

Chaque hirondelle
Prend joyeusement son envol,
Moi seul en prison
en chante la triste chanson.

Première publication : 1909.

Traduit du serbe par Boris Lazić

II.

CHOIX DE NOUVELLES

TUBA

[ТУБА]

Tiré de la vie paysanne bosniaque

Un soleil éclatant, joyeux, se lève sur la Saint-Georges. Tout nage et baigne dans le bonheur et une douceur indescriptible. Une vie nouvelle, renaissante, se manifeste dans la fleur charmante, dans la feuille tendre et verte, dans le rameau mince et élancé.

Les hommes ont repris des forces et regardent avec une certaine fierté la nature déverser sur eux sa splendeur et sa beauté. Les poitrines se gonflent ; elles vont éclater d'un bonheur qu'on sent très confusément, mais qu'on devine tout aussi clairement dans les torsos tendus et épanouis. Les cœurs palpitent — comme s'ils allaient s'envoler. « Je te rends grâce, mon Dieu, pour ce que tu me donnes ! » — une exclamation involontaire échappe à l'âme émue.

Merveilleux est le soleil de la Saint-Georges ! Il rajeunit les vieux, et donne de l'élan aux jeunes. Tout, absolument tout s'en réjouit et l'attend vibrant de désir, même cette petite fourmi qui, là-bas, avance à petits pas sur une baguette sèche.

I

Au pied du Mont Kraguljevo, des brebis blanches et leurs jeunes agneaux se sont égaillés le long d'un cours d'eau. De-ci, de-là, une brebis bêle, soucieuse, et aussitôt son agneau

gentillet lui répond et, une fois rassasié, se met à danser à travers les prés doux et calmes.

Les bergers se sont rassemblés et se racontent les peines supportées durant l'hiver, et surtout cette énorme neige qui leur est tombée dessus à la fête de la Précieuse-Chaîne. Ils se disent l'un à l'autre où ils prendront leurs quartiers d'hiver l'an prochain, si Dieu leur prête vie.

Blagoje, brassier chez Mića Željko, un jeune gars tendre et hésitant comme une fillette — le duvet venait juste de lui venir — s'écarte pour s'isoler, et lance ses regards vers le Mont Kraguljevo. Comme si les discussions de bergers ne l'intéressaient pas, ni leurs simples et anodines délibérations. Si, ça l'intéresse quand même, mais pas autant que quelque chose d'autre.

Vous allez entendre, je vais vous raconter.

Il est orphelin ; il n'a personne nulle part en ce bas monde. Dans cinq jours, cela fera deux ans que sa mère est morte. Il n'a gardé aucun souvenir de son père, et tout le reste de sa famille proche a disparu prématurément.

Rien n'est pire et plus triste que de rester orphelin à la campagne. Personne pour te coudre une chemise, ni te la laver, ni la raccommoder — tu n'as ni tête, ni oreiller, et on n'y peut rien...

Son père était un homme assez capable et actif. Mais lors d'une révolte, les Confinaires, en marchant sur Banja Luka, pillèrent et incendièrent tout. Il avait deux paires de bœufs, sept ou huit vaches, possédait aussi pas mal de petit bétail, et pouvait ainsi vivre bien gentiment. La terre était bonne, quoi qu'on y semât elle rendait un pour cent. Où qu'on se tournât, c'était l'abondance... Un grenier plein, une bergerie pleine, la caisse pleine de billets, et le champ qui plie sous la récolte. L'abondance d'avant, voilà ce que c'était !

Que Dieu garde le défunt Gavran — le pauvre homme devint tout simplement fou. Un mal le prit et le jour même de la Saint-Nicolas, cette même année, il rendit l'âme dans de grandes souffrances.

Sa mère, Đuja, se remaria deux ans plus tard quelque part du côté de Tramošnja. Elle emmena avec elle Blagoje. Elle n'eut pas d'autre enfant, d'ailleurs, parce que ceux qui vinrent avaient été assez difficiles, et n'ayant pas passé un an, étaient morts à force de hurler et de pleurer. C'est pourquoi Đuja avait donné à Blagoje ce prénom, qui signifie « le Doux ».

Les derniers temps, son parâtre avait commencé à le regarder de travers, alors un jour il s'était enfui. La vieille Đuja s'en était arraché les cheveux et avait pleuré son unique fils, jusqu'à ce que Dieu prenne pitié d'elle et la rappelle à lui.

Dès ses dix ans, Blagoje avait commencé à louer ses bras. Les choses tournèrent de mal en pis. Il erra longtemps un peu partout, pour échouer enfin, il y avait de cela trois ans, chez Mićo, avec qui il avait convenu qu'il lui garderait les bêtes.

Dix florins, deux paires de sandales de cuir de mouton et une toison de laine, c'était là tout son salaire de la saison, de la Saint-Georges à la Saint-Luc. Il s'en accommodait bien. La vie lui était agréable chez Mićo. Tous, dans la maisonnée, le considéraient comme un des leurs, et on ne disait pas notre valet » mais « notre Blagi ». Avec Milić, le fils de Mićo, il s'entendait comme un frère.

— Sœurette, est-ce que Blagi a emmené les moutons à la pâture ? demande Jagoda, la bru de Mićo, à Maruška, la fille de celui-ci.

— Pardi, ma belle, notre Blagi n'est toujours pas là. Il a conduit les bêtes tout là-bas, derrière le cimetière de Palačković, et il n'est toujours pas revenu — répond Maruška.

C'est ainsi que tout notre village l'appelle. Pas âme qui vive pour se plaindre de lui. Il est gentil avec chacun, et chacun l'est avec lui.

Une fois, ses bêtes causèrent quelque dégât dans un champ, et le gardien le tança un peu vertement :

— Tu ne vois donc pas, gamin, que c'est un pré ? Bokan a interdit aux troupeaux de paître par ici.

Il le secoue quelque peu, et il rougit comme une écrevisse bouillie.

— Je le ferai plus, Mile, je savais pas que...

— D'accord, d'accord, Blagi. Je sais bien que toi, tu... Ne recommence pas, hein... — et le gardien regretta de s'être emporté.

Blagi regardait sans cesse du côté du Kraguljevo. Il désirait avec ardeur voir, malgré les branches serrées de la prunelaie en fleurs, ce pour quoi son cœur battait.

Devant les enclos du Kraguljevo se fait entendre une chanson. C'est aujourd'hui la Saint-Georges, et les jeunes filles se balancent en chantant — comme le veut la coutume. Les bergers ont reconnu la voix. C'est Tuba qui chante, avec Pava sa camarade.

Blagi se sent soulagé, et il pousse involontairement un soupir d'aise. Il porte la main à sa large ceinture décorée de boutons, en sort sa flûte et fredonne un air. Les notes retentissent, frêles. Sa poitrine se gonfle, et ses mains courent littéralement sur les trous de la flûte claire. C'est sa seule conversation et son seul loisir dans les heures solitaires de sa vie de pasteur. Il ne va nulle part sans elle. Quand, à la tombée du jour, il surveille les derniers moments de pâture, elle est sans cesse à ses lèvres. Beaucoup de garçons du village lui envient son habileté.

— Il ne s'arrête jamais, ce Blagi ! Tuba ne fait pas attention aux gars comme toi — dit Markan, le berger de Majstorović.

Il rougit comme une fille et ne lève pas les yeux.

— Je n'ai pas besoin que tu me le dises pour le savoir, Markan. Je joue, comme ça, tu sais, pour moi — dit Blagi, qui range sa flûte dans la ceinture.

— Tu ne sais pas, Markan, ce que le sort nous réserve — disent les autres bergers.

— Tout est possible ; moi, ce que j'en dis, ce n'est pas un si bon parti — reprit Markan. Tu sais, mon garçon, le Lazar ...

— il se mordit la langue et, pour faire diversion, se leva. Allez, bougeons les bêtes. On meurt de soif, aujourd'hui, en restant sur place — leur enjoignit Markan, qui enfila son sac sur le dos.

— Pardi, tu l'as dit — approuva Blagi, qui jeta un regard à la dérobée vers le Mont Kraguljevo et aperçut Tuba disparaissant derrière la prunelaie pour aller vers le puits.

II

La vieille Andja, restée veuve après la mort de Mile Kragulj, avait une fille. Elle avait oublié le prénom qu'elle lui avait donné à son baptême, peut-être. Quand elle était petite, on l'avait appelée, par tendresse, Tuba [Trompette]. Personne ne l'appelait autrement. Elle ne se serait pas retournée si on l'avait appelée de son prénom de chrétienne.

L'ancienne zadruga des Kragulj était célèbre au loin. Lorsque l'année avait été bonne, le vieux Jovo Kragulj pouvait distiller 350 kilos de prunes pour en faire une eau-de-vie forte comme la foudre ! Et son cheval pommelé, le puissant aga Muharem Đumišlić s'en souvient bien encore aujourd'hui.

Sa porte était grande ouverte à tous : moine, pope, mendiant, voyageur. Qu'on vînt ou qu'on partît, le vieux Jovo savait plaire à tous et prévenir les désirs de chacun. On bénissait sa maison. La belle paix des zadruga, l'ordre et la discipline régnaient sous son toit. Chaque membre de la maisonnée savait ce qu'il avait à faire, et exécutait ses tâches sans récriminer, de bonne grâce, convaincu qu'il travaillait pour lui-même. Ô vie heureuse, temps bénis, avec quelle rapidité vous avez disparu !

Le vieux Jovo tenait toujours au râtelier deux chevaux de selle, et il se comportait comme un chef de haïdouks. Il avait des pantalons bouffants en toile, et par-dessus une ceinture d'Istanbul, un gilet court avec des passoirs d'argent, sur le gilet une cape de Belgrade, et en couvre-chef un fès proéminent enveloppé de noir, d'où jaillissait un gros gland. Et

quand il enfourchait son impétueux cheval gris, et qu'il pendait l'étui de son deux-coups à la selle devant lui ! Hé, le bon vieux temps !

— Quand l'Autriche est venue — raconte Risto, le fils de Jovo — père est mort à l'automne, et après avoir jeûné nous avons divisé la zadruga en quatre, et depuis tout va de travers. Les récoltes ont commencé à être mauvaises, le bétail à s'affaiblir, et les impôts à s'alourdir à nous en étouffer. Je n'ai rien vécu de plus triste de toute ma vie que lorsqu'on a dû laisser vendre aux enchères le cheval pommelé de père, pour les impôts. Et quand on l'a vendu à Mujkan, ce Tsigane de Bronzenjak, pour un peu je serais devenu fou. La misère et des hordes de miséreux se sont déversées de toutes parts, mais nous ne nous laissons pas abattre. Nous garderons notre vieil honneur et notre réputation, et le reste comme Dieu l'a voulu.

Mile, le frère de Jovo, passa lui aussi de ce monde à l'autre rapidement après lui. Il laissa derrière lui, dans la plus grande misère, la vieille Andja avec trois filles. Une maison sans homme : quelle désolation !

La pauvre se démena tant bien que mal. Elle arrangea deux bons mariages pour ses aînées. Tuba, sa chère petite, elle l'aimait de tout son bon cœur de mère. Elles restèrent toutes deux dans un cabanon misérable et branlant. Lorsque l'enfant eut pris de la vigueur, elle parcourut le village pour travailler à gages et gagner de quoi se payer une poignée de sel.

Andja, vieille et impotente, se souvenait des beaux jours de la vie à la zadruga et accompagnait, les yeux pleins de larmes, son enfant chérie dans les champs des autres.

— Fais bien attention à toi, mon trésor, le monde est sans pitié. De nos jours il est facile de déraper et de salir son honneur. Chausse-toi, prunelle de mes yeux ! — disait la vieille.

— Je ne peux pas, maminette, tu sais, il y a de la rosée, et mes souliers...

— Bien, bien.

La vieille Andja se réjouissait de voir qu'elle était si intelligente et économe.

Lorsqu'elle va aux champs, elle enfile une chemise blanche comme neige, met tout le linge de sa mère sur elle ; elle cale ses chaussures sous le bras et met à l'épaule une binette, s'il faut biner, ou une faux, s'il faut faucher, et elle part allègrement au travail.

Tuba ! Un nom bien laid pour une créature si admirable !

Des cheveux de soie dorée entourent son front haut et clair, où étincèlent deux yeux vairons extraordinaires, à l'ombre de sourcils épais et longs qui se réunissent presque. Aux joues blanches, légèrement hâlées par le soleil, un charme particulier s'allume par deux fossettes qui apparaissent dès qu'elle sourit, innocente et inoffensive — d'un sourire qui envoûte et enivre. (Plus d'un en soupire !) Et cette démarche fière, décidée, qui concorde à merveille avec sa taille fine et bien marquée. Et sa poitrine, maudite poitrine ! Ronde et généreuse, débordante. Lorsqu'elle se lève et appuie ses mains vigoureuses sur sa ceinture décorée, et vous regarde de ses yeux malicieux, par ma foi, même un héros comme Kraljević Marko en aurait tremblé.

À la saison des fleurs, elle en est toujours parée. À l'oreille elle porte une petite rose fraîche et vermeille, qui répond joliment à sa chevelure dorée et son gracieux visage ; et une tige de basilic odorant dépasse de son petit fès, qu'elle porte légèrement renversé.

Les garçons du village se battent pour elle. Et comment en eût-il été autrement ? « Elle poursuit les nuages dans le ciel, attention aux héros sur terre ! »

III

Lorsqu'ils furent en bas, au fond de la prairie qui longeait la rivière, les bergers séparèrent leurs moutons. Blagi

tourna au-dessus du moulin, et prit à flanc de montagne sous la prunelaie des Kragulj.

Les moutons paissent tranquillement. Il monte en tête, sur le chemin qui mène au puits, puis il s'assied en haut d'une falaise, sort sa flûte et se met à jouer.

Le soleil s'approchait de son coucher. L'occident se bariolait de bandes lumineuses, et scintillait d'un éclat magnifique. Une brise silencieuse souffla et joua dans les mèches de jais du pensif flûtiste, dont les cheveux jaillissaient de sous le petit fès. Il faisait des trilles, et il n'aurait pas remarqué Tuba si elle ne l'avait réveillé de sa voix.

— Blagi, tes moutons partent !

— Eh, c'est vrai, ma foi ! — Blagi se secoue et vole pour les ramener.

— Merci bien — fait-il après les avoir rassemblés. Tu étais au puits ?

— Oui — répond Tuba, et elle baisse les yeux au sol.

Un tremblement s'empare de lui, un frisson le parcourt ! Il aimerait la regarder, mais il n'y parvient pas. Il n'ose pas, c'est ainsi. Ils se taisent tous deux... Ils ne prononceraient pas un mot même sous la torture. Tuba tient dans une main une gourde, et de l'autre elle tire nerveusement la frange de son tablier. Blagi baisse le regard, et de sa canne frappe le bout de ses sandales.

— Tu as de l'eau dans ta gourde ? — demande Blagi.

— Oui. Ce n'est pas loin.

— Tu m'en donnerais, pour me désaltérer ?

— Pourquoi non ? Tiens, prends — dit Tuba, et elle lui tend la gourde, sans lever les yeux.

— Elle est glacée.

— Oui. Oui — rétorque Tuba, et un sourire mi-malicieux, mi-apeuré, effleure ses petites lèvres fines.

Blagi aussi sourit peureusement. Que ferait-il d'autre ?

La vieille Andja tournait en rond dans le cabanon. Elle

s'inquiétait que son enfant ne revînt pas de si longtemps du puits. La pauvre, elle s'effrayait d'une funeste coutume, l'enlèvement des jeunes filles à marier. Préoccupée, elle se posta devant la porte.

— Hoho, Tuba ! — fit-elle entendre. Que fais-tu, mon enfant, depuis si longtemps ?

Tuba tressaillit, comme arrachée au sommeil, pâlit, sortit rapidement de son sein une pomme, la lança à Blagi, puis s'enfuit en caracolant à travers la prunelaie.

Blagi la suivit des yeux, puis lâcha un soupir. Il prit à terre le fruit, l'embrassa — c'est une aumône, c'est ainsi qu'on fait — le mit dans sa musette, puis partit rejoindre ses bêtes.

— Mon trésor, qu'as-tu fait si longtemps à l'eau ? Ce n'est pourtant pas au bout du monde, sœurlette ! — la réprimanda la vieille.

— Je ne pouvais pas autrement, maminette, il y avait du monde... — mentit Tuba.

Andja la regarda de ses yeux vieux et éteints, puis poussa presque un cri.

— Pourquoi es-tu si pâle, pauvre de moi ?!

— Rien du tout, maminette, j'ai eu un peu peur à cause du chien noir des Zeljković — mentit-elle de nouveau.

— Tu veux que maminette te fasse un petit remède¹ ? — demanda la mère, apeurée.

La vieille se lève, sort d'une petite boîte en bois une cartouche de fusil, et la coupe avec une hache au tranchant émoussé. Elle en laisse une partie dans la boîte, et met l'autre dans une pelle à feu pour la faire fondre.

— Donne-moi donc la gourde. Ça a fondu — dit la vieille en tenant la pelle avec le plomb liquéfié. Elle est entière ? Personne n'y a bu ? Parce que, tu sais, ça ne guérira rien si on y a

¹ *Saliti travu* : un remède administré aux personnes ayant subi un choc émotionnel. [Toutes les notes accompagnant ce récit sont rédigées par les rédacteurs de *Serbica*.]

bu... Vraiment, personne n'y a bu ?

— Non — lui mentit sa petite chérie pour la troisième fois.

La vieille retourna la pelle, remplit d'eau une écuelle, la bénit et marmonna quelques mots, puis y versa le plomb fondu.

— Voilà, bois tout maintenant.

Tuba prit l'écuelle et avala à grand-peine une ou deux gorgées.

— Bois bien, ma chérie. C'est bon pour la santé.

La nuit était là depuis longtemps. Elles firent leurs prières, dînèrent, recouvrirent le feu de cendres, puis se couchèrent.

Tuba se tournait et se retournait sous son épaisse couverture. Elle n'arrivait pas à s'endormir. Devant ses yeux jouait le visage de Blagi. Elle pensait à tout et à rien. Elle sentait une tendresse lui parcourir puissamment la poitrine, toute en feu, excitée.

Elle avait commencé, l'année passée, à sortir aux réunions du village. Elle l'avait vu au monastère à la Nativité de la Vierge. Ils s'étaient regardés, et aussitôt il lui avait plu.

Depuis, elle le voyait souvent. Aux champs, incidemment, quand on butait le maïs ou qu'on moissonnait. Il se rapprochait alors toujours avec ses bêtes, et lui prenait des mains la bêche ou la faucille pour la soulager un instant. Cela ne plaisait pas aux gars du village, et Lazar, le fils de Nikola, déversait sa bile. Lui aussi tournait autour de Tuba ; mais elle, elle ne l'avait même pas remarqué. Comment lui, si bien tourné et si riche, aurait-il pu penser à une misérable orpheline qui quémandait les tâches pour gagner une poignée de sel ?

Le soir, quand Blagi menait son troupeau à la pâture sous la colline, elle sortait devant sa cabane et écoutait, pleine de désirs, le son de sa flûte. « Ah, mon Dieu, il ne sait pas que je... », murmurait-elle lorsque la dernière note de la flûte claire se perdait dans les sommets déserts du Medenjak aux

reflets vert sombre.

Le sommeil finit par la prendre par surprise à un moment de la nuit.

La vieille Andja n'arrivait pas à fermer l'œil. Elle se faisait du mouron pour sa petite dernière, le seul réconfort de ses vieux jours. Elle l'attirait dans ses bras et la caressait tendrement : « Dors, mon amour, dors pour ta maminette », murmurait la mère, attentionnée.

Tuba se prit à divaguer un peu. La vieille s'affola, se leva brusquement, attisa le feu et prit sur la petite étagère la petite écuelle avec l'eau.

— Tuba, Tuba — ma chérie — la réveilla-t-elle doucement. Lève-toi, mon trésor. Bois un peu d'eau. Comme brûlent ses joues — malheur et tristesse à moi.

Tuba se releva et dit, toujours dans son délire : « Ah, il ne sait pas que je... »

— Quoi, ma chérie ? Qui ? — demanda la vieille, effrayée. Signe-toi, invoque le nom de Dieu et de saint Pantaléon, et bois de cette eau. Allons, signe-toi.

Tuba prit l'écuelle, fit le signe de croix, but une grande gorgée puis, fatiguée, versa la tête sur le dur traversin.

Longtemps, la vieille Andja se tint debout au-dessus d'elle, la regardant, immobile ; puis elle couvrit à nouveau le foyer, et se coucha.

— Dieu miséricordieux, garde-moi de tout malheur et de toute affliction, par ta grâce ! Saint Pantaléon, toi le patron de notre famille, ne permets pas au malin d'entrer sous notre toit — murmura la vieille en couvrant sa petite.

Qu'en était-il de Blagi ? Tout heureux et bienheureux, il allait derrière son troupeau en jouant de la flûte. Tout en marchant, il sortait de son sac la pomme, la regardait et la remettait. « Mon Dieu, d'où tient-elle une pomme à cette époque de l'année ? Et elle me l'a donnée — ah, elle me... » — il avait peur d'exprimer ce qu'il pensait.

Dans sa poitrine palpitante, la joie se mêlait à une som-

bre tristesse. Il se souvenait de son misérable passé, et devant ses yeux se déroulait son présent plus misérable encore.

Quand il eut ramené le troupeau à l'enclos, il ramassa du bois sec et alluma un feu devant la bergerie. Il n'avait pas envie de jouer, contrairement à d'habitude. Il se plaisait à méditer.

— N'avoir personne à soi nulle part — comme c'est difficile. Mais j'ai quelqu'un, moi. Pour moi, tout le monde est de la famille. Personne ne me déteste, ni moi non plus. — Blagi se défendait de cette pensée terrible. Mais voilà, même si elle se liait à moi, où la conduirais-je ? Ni maison, ni foyer ; rien dans la main gauche, rien dans la droite — comme dit l'autre. Ah, mon petit Blagi, malheur à toi ! Il soupira profondément, sortit de la bergerie, poussa deux ou trois cris, et son fidèle chien noir l'accueillit... Il rentra alors, se signa et se coucha...

IV

Le mercredi précédant l'Assomption — c'était la Saint-je ne sais plus quoi — les paysans se réunissent chez le chef du village, le knez, et la discussion s'engage.

— Est-ce que tu as ramené quelque chose de l'hôtel de département — lui demandent certains.

— Pardi, les gars, presque rien. Une ou deux convocations pour les dégâts des champs...

— Est-ce qu'ils m'ont sorti le papillon (convocation blanche) pour le saccage ? — le coupe David Štrbac. Tu sais, quand j'ai intenté un procès contre mon blaireau parce qu'il m'a dévoré mes pieds d'maïs.

— De quel blaireau parles-tu ? — s'étonne le knez.

— Mais de toi, mon joli knez ! — dit David, caustique.

Les paysans éclatent de rire.

— J'ai assigné un blaireau au tribunal foncier parce qu'il a mis à bas mes pieds d'maïs, tu sais, dans l' champ là-bas, au

bas du Medenjak. Quand j' le leur ai amené et rapporté les dommages qu'il m'a causés, ils m'ont dit d'aller au tribunal de débarquement.

— De département — le corrige le knez d'un ton sentencieux.

— Attends donc, le knez, s'emporte David, que j' finisse ! Je sais bien, moi, que vous tous, vous qui fricotez avec le tribunal, vous vous dites : Bah, les paysans, ça ne connaît rien à rien, c'est comme du bétail. Mais ce n'est pas vrai ! Nous aussi, nous reconnaissons le salé du sucré, même si nous ne mangeons pas des friandises tous les jours. Ils m'ont dit : les dégâts sont importants, ça concerne le tribunal débarquement.

Le knez s'agite, il l'aurait bien corrigé, mais cela ne servirait à rien.

— J' fais entrer — poursuit David — le blaireau ligoté dans la salle. Les juges, ils se mettent à rire.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami ? — ils demandent.

— Pardi, rien, mes messieurs. J'avais quelques pieds d'maïs sous le Medenjak, tu sais, là-haut au-dessus de la maison de l'aut' côté, et ce vaurien, comme on dit, les a rasés. J' l'ai attrapé et je vous l'amène là à l'illustre tribunal, et maintenant Dieu vous vienne en aide, en toute franchise. Jugez d'après le droit. Quand j'ai eu dit cela, ils se sont couchés sur ces coussins — qu'est-ce qui lui prend, à lui ? — du fou rire qui les a pris.

— Moi, j'ai envie plutôt de pleurer, mes messieurs — j'ai dit.

Ils continuent à rire et regardent tantôt moi, tantôt le blaireau, puis marmonnent quelque chose entre eux, marmonnent, marmonnent, quand l'un d'eux — sauf votre respect — se met la main dans le dos, et sort de nulle part — Dieu sait d'où — une pièce d'un florin, et me la tend.

— Voilà un florin pour toi, David, et ton vaurien, lui, il va aller au trou. Quand tu recevras la convocation, viens au

jugement.

J'ai pris le florin.

— Mes messieurs, Dieu vous vienne en aide, en toute franchise.

— Ne t'inquiète pas, l'ami — ils ont dit en se gaussant.

Je me suis souvenu alors de quelque chose.

— Mes messieurs, un florin ça ne va pas loin, parce que, tu sais, ce vaurien — j'ai lancé mine de rien.

— C'est justement parce que c'est un vaurien que nous te donnons un florin. C'est, ils ont dit, une récompense, et pour les saccages, le knez te préviendra, et alors viens au procès.

— Prenez garde, mes messieurs, parce que — sauf votre respect — le blaireau, il aime à mordre — je leur ai dit.

— Il est un peu fou — l'un d'entre eux a dit.

— Oh, mes messieurs, comme un crétin de Bosniaque : s'il n'avait pas de nez, il brouterait — je dis et je sors.

— Maintenant, le knez, j' te demande devant tous et devant la loi, qu'en est-il du blaireau et est-ce que ma convocation au jugement est arrivée ?

Les paysans se mirent à rire.

— David, l'ami, je n'ai pas que cela à faire — dit le knez. J'ai la tête grosse comme ça.

— Je sais, le knez, mais j' dois bien le dire : c'est pas juste que mes pieds d'maïs pourrissent.

— Qu'est-ce que je peux bien y faire ?

— J' sais bien ce que tu peux y faire. J' vais déposer une plainte contre l'administration territoriale² et contre le tribunal foncier et débarquemental, et le knez, et les forestiers — j' la connais, la loi, moi ! — et vous verrez bien ce qui va vous arriver. Des qui sont allés au bourg au dernier marché m'ont dit que ce vaurien traîne dans le parc autour de l'usine

² Déformé : *territoriale... départemental*.

à tabac comme un prince héritier, que Dieu le préserve, tandis que mes pauv' pieds d'maïs se dessèchent. Ah, le knez, ça ne se passera pas comme ça ! Puisqu'à moi, le tribunal interdit de poser un piège à blaireau, lui non plus n'a pas le droit de saccager mes pieds d'maïs sans pitié.

Aujourd'hui, il y a une loi pour tout. Je savais, moi, pour la loi, et je l'ai attrapé vivant dans le trou de la haie, pas facile, en courant, et ramené devant l'illustre tribunal. Ah, le knez, ça ne se passera pas comme ça, le trou est là-bas ! — conclut David.

— Fiche-moi la paix, David, par ma barbe ! — s'emporte le knez.

— Il blague, knez, le David. Tu le connais. Il y a d'autres choses du tribunal ? — demande Marko Pantoš.

— Il y a encore des convocations pour les nouveaux conscrits — répond le knez en les sortant de son bissac.

— Mon Dieu, combien en appellent-ils cette année ? — demande quelqu'un.

— Pas tant que ça. Dix-douze environ — annonce le knez.

— Il n'y en aurait pas une pour notre Blagi ? — demande Mića Zeljković. C'est cette année je crois que tombe pour lui la conscription.

— Eh oui !

— On ne le regrettera pas ! — répond Pantoš.

— Qui ? Un gars comme lui ? Il n'a pas son pareil dans toute la région — se récrièrent les paysans. Il part, mon Dieu, comme s'il s'enfonçait sous la glace.

Mića s'assombrit et déclara en dodelinant de la tête :

— Eh bien, il s'en va !

— Et pour ton neveu aussi, David, il y a une convocation — dit le knez en feuilletant les cartons.

— Merci, le knez, toi au moins je te remercie ! — déclara David.

L'enthousiasme était retombé, et David aussi s'était légèrement renfrogné.

Le knez sortit un litron d'eau-de-vie de prune, et le tendit à Mića pour qu'il serve. Mića prit la gourde, remplit un demi, porta un toast au knez, puis aux autres en circulant parmi eux.

— Allez, le knez, s'te plaît, sors-en un autre, c'est mon vaurien qui offre la prochaine tournée, ne put se retenir David malgré tout le sérieux et l'inquiétude que trahissaient les paysans. Le knez en sortit un autre ; et en enchaînant, ils s'échauffèrent. La conversation se fit plus animée.

— Les amis, Graz nous menace de disparition — dit Mića, qui tendit un demi à David. Nos gars — que Dieu les préserve — crèvent comme un mouton de la douve. Regardez les deux frères Mandić. L'un est mort à Graz, et l'autre est rentré à la maison ; mais deux semaines plus tard, on l'a mis lui aussi en terre. Je ne sais pas pourquoi on les envoie aussi loin, en 'Triche³, alors que nous avons de l'espace ici.

David, le demi à la main, prit un air inspiré pour déclarer :

— Les soldats disent que c'est à cause des zusines. C'est cette fumée, l'ami, et les nôtres ne peuvent s'y habituer, voilà tout.

— Bah oui, on ne peut pas dire le contraire — approuve Pantoš qui tapote sa pipe sur le bout de sa chaussure. Les zusines, les zusines ! Rien de plus.

— À qui le tour, maintenant ? — demande Mića.

— À Cvika, à Cvika ! — crièrent quelques-uns.

— Les gars partent en pleine santé, ils brillent comme l'or, et une fois à l'armée, ils sont comme des blessés, et ils tombent subitement malades et meurent. Ça fendrait le cœur du bon Dieu ! — gémit Cvika, qui tend la main pour s'emparer d'un demi.

³ Jeu de mots : *Autriche*.

— Les amis, disons, ce serait peut-être utile de faire une pétition à l'empire pour qu'on ne les envoie plus là-bas ? — demande David. Toi, le knez, tu fais partie du tribunal, et tu as fait ton service, qu'est-ce que tu en dis, hein ?

— Vous savez, les gars, le règlement est le règlement, et une directive est une directive, et pourquoi pas — on fait un rapport, et ensuite on l'envoie à l'empire — leur explique le knez, prenant des accents solennels.

— Vous avez entendu, les gars ! Hééééé — fit traîner David — le knez est un vrai knez. Il sait — Dieu me préserve de sa sainte colère — comment ça marche.

— Quoi ? Bah oui, il sait comment le ciel a été fait — ajoute Cvika, dont les yeux tournent comme ceux d'une chèvre dans le noir. Alors, le knez ! Dis-nous comment faire ?

— Les amis, on suit le règlement, ensuite au rapport, et le rapport à l'empire — indique le knez.

— Mon Dieu, cet homme-là est vraiment intelligent ! — s'étonnent les paysans ; seul Mića se tait. Il allonge la gourde à ses côtés, croise les jambes, se penche légèrement en avant, et de sa pipe ferrée et brodée souffle de grosses bouffées de fumée. Il semble pensif.

— On n'obtiendra rien, les gars, ni d'une pétition ni de l'empire — dit-il en s'arrachant à ses pensées. — Oui, c'est vrai, on pourrait demander, mais je vous le dis : pas besoin. C'est ce que je pense, vous faites comme vous voulez. Mais je sais au moins : malheur au pauvre paysan ! Il ne connaît pas les livres, et il est comme aveugle des yeux. Et de nos jours, celui qui ne sait pas tenir la plume, il ne lui reste plus qu'à demander à un autre solliciteur de lui lire sa convocation ou sa lettre. C'est ainsi que vont les choses de notre temps. Et donc, qui pourrait écrire cette pétition à l'empire... ?

— À part notre collecteur de dîme, je ne vois pas qui d'autre. On dit qu'il est fort instruit — lança Cvika avec volubilité.

— Moi, je pense que le percepteur qui est venu prendre les impôts l'année dernière au village saurait mieux faire. Il

m'a dit qu'il sait mieux écrire qu'un prince héritier.

— Mais oui ! — tressaillit Cvika, qui agite la main. Il est fort instruit. À moi aussi, il a raconté qu'il apprenait à écrire au fils du prince héritier.

— Aucun des deux ! — coupa David d'une voix forte. Les gars, qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? Vous n'entendez donc pas le knez ? Il parle comme s'il n'était pas de chez nous. Il n'a qu'à noircir la pétition avec les trois mots qu'il a dits, et les Boches verront de suite que nous aussi, nous connaissons la loi. Comment dis-tu, le knez ? Rément, dir...

— Règlement, mon gars, et directive, et de la directive on passe au rapport, et le rapport s'adresse à l'empire, l'empire au capitaine, et le capitaine jusqu'au caporal.

— Ha, comme les Boches savent tout bien organiser ! Il parle, l'ami, comme s'il lisait dans un livre. C'est pour ça que le tribunal nomme knez ceux qui ont fait leur service. Ils ne veulent pas de Míća, parce que la terre se retournerait — Dieu me pardonne — avant qu'il s' mette à lire comme ça, comme le knez — dit David.

— Mais moi, les gars, je n'ai pas le droit — je suis knez. L'empire reconnaîtrait mon écriture, et aussitôt on m'enverrait « à l'ombre ».

— Toi, et tes mots — ajouta David.

— Je suis d'avis qu'il faudrait mettre sur la pétition aussi ces pièces. Comment on dit, déjà, le knez ? — demande Pantoš.

— Trimbres⁴.

— Imbres ?

— Trimbres, mon gars ! Ah, vous n'y connaissez rien à rien — corrige le knez en s'emportant.

— Pas comme ça, le knez ! Tu sais, tu viens de chez nous, et la misère pourrait à nous aussi nous chanter des requiem — dit David en retirant sa proposition inadéquate.

⁴ Déformé : *timbres*.

— Les gars, ne vous fatiguez pas à la peine, ne gaspillez pas, car il n’y a pas besoin, ma parole d’homme. Ne remplissez pas le tonneau percé ! — leur conseille Mića.

— Et moi aussi, je le pense. L’empire sait ce qu’il fait — conclut le knez en prenant la gourde vide à terre.

V

Le knez distribua les convocations dans le village et annonça le jour où il se rendrait au chef-lieu de département avec les conscrits.

Le deuil se répandit partout. Nulle part on n’entendait de chant. Par endroits résonnait tristement, isolée, cette complainte de soldat :

Je pensais que mon père me mariait
Mais c’est le Boche qui de moi s’est emparé
Oh, ma fiancée, ma chérie, mon cœur,
Oh, ma fiancée, ma très chère Mara ! Etc.

Au tout début, quand on avait commencé à convoquer les recrues, la population les avait escortées comme si elles partaient à la guerre. Dans les bourgs on avait vu les mères se rouler dans la boue avec les habits de leurs fils en se frappant désespérément la poitrine. À ce spectacle, la compassion aurait fait monter les larmes dans les cœurs les plus durs.

Puis les soldats avaient commencé à rentrer chez eux sains et saufs, et la population s’était lentement calmée. Au fur et à mesure, les départs devinrent chose ordinaire, comme tout le reste. « Laisse, il n’a qu’à y aller, l’exercice le formera », disait-on. Mais cela ne dura pas longtemps. On commença à envoyer les recrues à Graz. Les décès et les maladies devinrent plus fréquents, si bien que la peur s’empara à nouveau des esprits.

Les mères éplorées lancèrent leurs lamentations sur le sort des fils, comme si elles étaient devant leurs tombes, et qu’elles revenaient du cimetière à la maison.

— Qu'est-ce qui se passe, femmes ? Pourquoi pleurnichez-vous ? — les tança le knez. J'y ai été moi aussi, et je suis là, je n'en suis pas mort. Souffrir un peu, et pardi avoir faim aussi, et puis tu as l'estomac serré si bien qu'il te suffit d'un croûton de pain.

— Nous savons, mon grand, mais toi, on ne t'a pas envoyé à 10.000 kilomètres de chez toi. Chaque jour de marché, si on le voulait, on pottait te rendre visite. Et maintenant ? Malédiction ! On les jette qu'importe en 'Triche, il n'y a jusqu'à Vienne que le temps de fumer une pipe.

— Hé, femmes, arrêtez — se fâcha le knez. Où est Vienne, et où est Graz ? Graz est pas bien loin, c'est la porte à côté.

— Eh oui, c'est à Graz qu'on les envoie, que le feu du ciel brûle cette ville ! jura Spasenija, la femme de Sava.

— Qu'on épargne nos enfants, ma vieille — ajouta la vieille Vaimija, la femme d'Ignja, qui s'appuya la tête sur les deux mains et se mit à se balancer.

VI

Blagi s'était assombri, et il ne lançait plus ses trilles. En fait, si, mais très rarement : comme ça, quand il était seul et près de l'enclos. Les sons tristes et dolents pleuraient quelque chose de cher et précieux, quelque chose de perdu.

Tuba elle aussi avait appris qu'il était appelé. Tout le monde disait : il va être jugé apte. Quand elle entendait ces mots, des frissons de fièvre la parcouraient. Jusque-là toujours joyeuse, elle s'était maintenant assombrie elle aussi, elle avait les traits tirés. Ses yeux vairons, si vifs autrefois, avaient perdu leur chaleur d'antan. La vieille Andja était terrifiée. Elle marmonnait des prières contre le mauvais œil, confectionnait des remèdes — mais rien n'y faisait. Son sommeil était toujours agité.

— Si seulement je pouvais le revoir une fois de près — se

disait-elle. Quelque part il m'est si cher — j'aimerais mourir pour lui si je le pouvais. Oh, mon Dieu, et je ne lui ai rien dit.

C'était aussi ce que Blagi souhaitait. Il cherchait à discuter un peu avec elle en tête à tête. Il lui semblait qu'il s'en trouverait mieux.

Deux ou trois jours avant le départ, Tuba vint au moulin. Blagi le remarqua, rassembla ses bêtes dans les chaumes en aval et alla tourner auprès du moulin, faisant mine d'aller boire.

Le mécanisme du moulin s'était un peu abîmé, et il moulait grossièrement. Tuba sortit du bâtiment, afin de voir s'il n'y avait pas un homme dans les parages, et elle vit Blagi qui buvait au bief. Son cœur se mit à battre. Elle l'aurait bien appelé, mais elle avait la gorge nouée, et les mots sortaient avec difficulté.

— Bien le bonjour !

— À toi aussi !

— Qu'est-ce que tu fais là au moulin, Tuba ? — demanda Blagi en passant à côté.

— Eh bien, je ne sais pas... le moulin ne... — elle ne parvenait pas à articuler les sons.

— Quoi donc ?

— Mille excuses, mais le moulin est un peu abîmé, et je ne sais pas comment le réparer. Tu saurais, toi ?

— Laisse-moi voir — dit Blagi en entrant, tandis qu'elle restait devant.

Il trafiqua les meules quelque temps, s'énerma, et ne sut plus quoi faire.

— Ça va bien, maintenant. Je l'ai réparé — dit Blagi en sortant.

— Blagi, sincèrement, quand est-ce que tu vas à l'armée ? — dit Tuba en s'enhardissant.

— Après-d'main, j'pense.

— Et alors, est-ce que tu as peur ?

— Ben voilà... pas trop. Pourquoi j'aurais peur ?

— Comme ça, tu sais, tu serais triste si tu étais apte ?

— Beeen — appuya Blagi — tu vois, je ne pense pas. Je n'ai pas de mère, je suis seul au monde... personne ne me regretterait — dit Blagi en jetant un regard du coin de l'œil à Tuba, qui baissa les siens.

— Tout le monde te regretterait, tout le village. Et moi aussi, je regretterais qu'ils t'incorporent — Dieu t'en garde — parce que tu sais, Graz... Voilà, tu n'es pas — comme on dit — de ma parenté ni quelqu'un de proche, mais quelque part tu m'es cher comme... comme, comme un frère — bafouilla Tuba.

— Je ne te déteste pas, moi non plus. Je regretterais, sache-le bien, et toi et le village et tout le monde. Nos gens, nos mœurs... tu sais, pour celui qui part au loin, à l'étranger... on ne sait pas à qui se fier — bredouilla Blagi.

— Mon Dieu, est-ce qu'ils vont te prendre ? Tout le monde dit : il sera apte. Quelque part, mon Dieu, je sens en moi une grande tristesse, et j'ai parfois envie de pleurer. Tu sais, tu as beau être seul au monde, je te regretterais comme... comme, comme un frère... et même plus me semble-t-il — dit Tuba, et une douce rougeur envahit ses joues.

— Et toi aussi, il me semble que tu m'es plus chère qu'une sœur. Je n'ai personne nulle part dans ce vaste monde. Si je mourais, personne n'aurait une bougie à allumer sur ma tombe au Jour des Morts — dit Blagi, une larme à l'œil. Il s'essuya du revers de la manche.

— Oh non, mon Dieu ! N'y pensons pas.

— Ah, Graz... — dit Blagi en secouant la tête.

— Tu ne seras pas apte, touchons du bois — le rassura Tuba, mais elle voyait bien elle-même qu'elle ne croyait pas à ce qu'elle disait.

— Mais tous ceux que je rencontre me disent : tu seras apte.

— Tu sais bien, les gens disent ce qu'ils veulent... Tuba

n'alla pas au bout de sa pensée, et elle porta la main à son corsage pour en sortir une pomme. Tiens, voilà une pomme pour toi, et ne te fais pas de souci, tu sais. Tout ira bien — et si Dieu veut, mieux que nous ne le pensons.

— Tiens, pour toi aussi — dit Blagi, et il sortit de sa musette une pomme et la lui tendit.

Elle embrassa le fruit et le mit dans son sein.

— Adieu, Tuba !

— Dieu te garde, Blagi ! Bonne chance !

— Dieu t'entende — répondit Blagi avec tristesse et il emmena ses moutons à la pâture.

Le grain était moulu. Tuba prit la farine, la mit dans un petit sac et se dirigea vers chez elle.

Elle est un peu faible ; ses jambes vacillent. Tout cela la rend triste. « Hélas, il se pourrait que je ne le revoie plus jamais », murmure-t-elle. Ses yeux se remplissent de larmes. Elle laisse libre cours à l'amertume de son cœur, les larmes coulent et à voix basse, d'un ton lamentable, elle se met à chanter :

Ô pomme, ma pomme verte,
Je t'ai portée dans mon sein tout l'été,
Je ne t'ai ni mangée, ni offerte
Mais t'ai gardée pour mon bien-aimé
L'automne arrivé, mon bien-aimé s'en est allé.

Elle s'arrête et soupire.

De la bergerie Zeljković parvinrent les sons clairs et mélancoliques de la flûte. Elle les écouta, pleine de désirs et une douce tristesse au cœur, jusqu'à ce que les derniers échos s'en perdissent dans les pentes vert sombre du Medenjak hérissé de sommets.

VII

Vox populi, vox Dei. Tout le monde disait : ils l'enrôleront. Et ils l'enrôlèrent. Au bout de trois semaines, Blagi lais-

sa sa contrée natale et partit pour Graz.

Tous le regrettaient, et Tuba n'était pas en reste.

— Cette année, il n'y a eu dans notre village que Blagi à être enrôlé, quel malheur — se plaint à Tuba Maruška, la fille de Mića, alors qu'elles épanouillaient le maïs chez les Majstorić. Quand notre Milić a été enrôlé, je n'étais pas plus triste. Si au moins ils en avaient pris un autre au village, ç'aurait été plus facile pour lui, le pauvre, mais comme ça, tout seul...

— Mon Dieu, est-ce qu'on va les expédier à Graz ou est-ce qu'ils vont rester au chantier naval — demanda Tuba.

— Moi, je pense : à Graz.

Tuba s'assombrit et plongea dans ses pensées.

Maruška et Pava prolongèrent un peu la discussion, l'une murmurait quelque chose à l'autre.

— Alors, les filles, pourquoi est-ce que vous parlez autant ? Vous n'êtes pas à la réunion ? leur lança en riant Lazar, le fils de Nicolas, et il jeta aux pieds de Tuba une botte de maïs solidement liés. Tiens, épanouillez ça !

Tuba se précipita pour la ramasser. Elle l'épanouilla à la va-vite, jeta les épis sur le tas, et fixa un regard étrange sur Lazar.

— Je sais, moi, les filles, je sais — s'immisça Lazar.

— Qu'est-ce que tu sais ? — le coupa Pava, l'amie de Tuba.

— Je sais, crois-moi. Je suis au courant de tout — dit Lazar en secouant la tête.

— Tu ne sais rien du tout, parce qu'il n'y a rien à savoir — répliqua cette diablesse de Pava.

C'est pour Tuba une amie sincère et loyale. Elle répond toujours présente. Elles ont grandi ensemble — leurs maisons sont l'une à côté de l'autre. Elles se donnent des conseils de broderie, de tissage, pour toutes les tâches ménagères. Quand elles sont aux champs, elles sont toujours sur le même sillon. Et qu'est-ce qu'elles peuvent chanter à deux, on pourrait en parler longtemps !

Même si elle était assez bavarde, Tuba avait osé lui confier son secret — ce secret qu'elle n'avait jamais divulgué à personne : son amour pour Blagi.

Ainsi, quand, pour une fête religieuse, la vieille Andja part rendre visite au voisinage ou à ses filles, elles continuent toutes les deux, et allez qu'elles discutent toute la sainte journée. Après s'être saoulée de paroles, Pava dit :

— Allez, Tuba, ma vieille, chantons un peu !

— Ma chère Pava, je ne peux pas, c'est comme ça...

— Mais qu'est-ce que tu as, ma vieille ? Reste sereine. Tu as de la peine — c'est vrai, mais... ? Allons, ne te fais pas de mauvais sang. Maintenant, ces deux années vont filer comme un torrent de montagne, et alors tu te le retrouveras ! Il va venir, ma douce ! Oh, n'est-ce pas là Blagi ! Sur mon âme, comme si je le voyais, qu'il venait, et ... Tiens, tiens, prenons « Ô pomme, ma pomme verte ». Tu l'aimes, celle-là, je sais.

— Pava, ma sœur, je n'ai pas envie, rien à faire — dit Tuba, les yeux pleins de larmes.

VIII

L'automne approche. La forêt a commencé à se parer de couleurs jaunes. Quelques feuilles sèches tombent des branches, faisant muettement l'annonce des jours mélancoliques prochains. Dans les champs, les travaux sont presque finis.

Les pruniers ont bien donné — en abondance. De toutes parts, les tonneaux sont pleins, et le marc, déjà trop chaud, fermente. On cherche des distillateurs, on court chercher l'« autorisation » ; tout le monde travaille, y compris le « bureau » des impôts.

Au village, une grande animation règne. L'un marie son frère, l'autre son fils ; l'un donne la main de sa sœur, l'autre de sa fille. Quoique l'automne soit une saison ennuyeuse, c'est la préférée du paysan. C'est alors qu'il a de tout ; du boire et du manger à volonté. Tant qu'il y a de quoi, car après... De temps à autre, pardi, on entend aussi un coup de fusil soudain

(une vieille pétoire, ça n'est pas dangereux !). Le knez se gratte la tête puis annonce d'un ton officiel : « Au rapport ! — Hé, ces braves gens-là, on ne peut jamais leur... » — dit-il en tournant la tête d'un air soucieux.

Devant la vieille Andja, les prétendants viennent comme des mouches.

Célèbres étaient autrefois les Kragulj, et la nouvelle de la beauté de Tuba s'était répandue au loin. Les prétendants franchissaient de longues distances, comme des moutons au saloir ils se pressaient pour venir la regarder. La vieille Andja en était toute déconcertée ; Tuba tremblait et frissonnait comme un agneau devant l'abattoir. Elle se cachait, elle ne voulait pas sortir.

Janko Delić est venu d'aussi loin que du Zmijanje. Il s'est paré comme seul un Delić peut le faire. Il n'a pas son pareil chez nous. C'est un paysan, c'est vrai, il a sa propre terre — cela fait longtemps qu'il s'est racheté — mais il fait aussi un peu de commerce. Il achète à l'automne des bœufs bien gras pour les revendre. C'est un homme vif et entreprenant. Il s'efforce de faire son beurre de tout.

— Qu'elle sorte, qu'on la voie. Nous ne la mangerons pas — dit Janko. Nous venons pour faire la cour, c'est la règle. Si elle plaît — c'est bien ; si elle ne plaît pas — tant pis.

— Je sais bien, Janko, mon ami ; mais mon enfant n'est pas à prendre cet automne. Elle est jeune, elle n'a pas la tête sur les épaules, et toi tu es un homme déjà. Pour le mariage, il faut ci, il faut ça, mais elle, la pauvre, elle n'est pas bien dotée ni n'a de cadeaux à faire — refuse Andja.

— La réputation des Kragulj, bonne dame, n'est plus à faire, et...

— Eh, mon Janko, c'était avant ! — soupire la vieille.

— La fille est de bonne composition, vigoureuse, belle — elle est racée, tu sais, ça c'est bon pour chez moi. Et la dot et les cadeaux ? — dit Janko, qui souffle légèrement en faisant un geste de la main. Sous mon toit elle ne sera ni nue, ni pieds nus, ni affamée, ni altérée. Il ne manque de rien, Dieu merci !

Elle sera comme un coq en pâte, comme on dit, alors à toi de voir...

— Bien le merci, l'ami Janko, je sais sur qui je peux compter maintenant ! Mais cette année, la jeunette n'ira nulle part, peut-être l'an prochain s'il en doit être ainsi.

Quant à Nikola, le père de Lazar, il court dans tous les sens, il ne sait plus où donner de la tête. Il veut marier son fils, coûte que coûte. Lazar n'a d'yeux que pour Tuba. C'est ce que Nikola a entendu dire d'« elle » — sa femme.

— Mon bonhomme, nous sommes devenus pauvres, nous sommes tombés bien bas. C'est l'âge où on doit le marier. Mais lui il ne jure que par Tuba, la fille d'Andja, mais elle, elle ne veut rien savoir, comme si elle était fille de prince. Tiens, Janko Delić est venu pour la demander — c'est pas rien, cet homme ! Mais la vieille sorcière à pattes, elle a fait une moue longue comme ça et elle a dit : « Je ne laisse mon enfant partir nulle part cet automne ! » T'entends ça ! Pardi, je ne sais pas ce que nous allons faire... Un enfant est un enfant... Tu connais Lazar — se plaint Petra à Nikola.

Nikola prend l'affaire en mains. L'air de rien, il envoie un éclaireur des femmes pour « amadouer » Tuba en faveur de Lazar. Voilà la Kalasura (certains l'appellent aussi la Chienne volante), et elle commence à bavarder :

— Chère Andja — ma chère, ne fais pas l'idiot ! Laisse ton enfant au fils Majstorović. Pardi, ma chère, tu ne le regretteras pas. Tu les connais, Dieu merci, ces Majstorović. Ils font attention à leurs femmes comme à la prunelle de leurs yeux. Ce sont des gens bien installés — ils ont leur terre, et en plus l'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté ! On ne peut pas mieux trouver ! C'est ce que j'en dis, à toi de voir. Ouvre les yeux ! Dieu merci, je ne te veux pas de mal.

— Je sais, ma chère amie, mais ma fille n'a le cœur à rien cet automne. Moi, je lui dis : « Alors, ma belle, choisis d'aller où ton cœur te pousse. Je ne te forcerai pas. » Et là, elle se met à pleurer. Je demande, et elle ne répond pas, ou seulement : « Maminette chérie, je n'ai le cœur à rien ».

Qu'est-ce que je peux faire, dis-le-moi tout rond — gémit la vieille Andja.

— Ne prends pas les choses comme ça, tu sais. C'est une enfant, c'est normal... Moi, quand on m'a emmenée, j'ai pleuré. Je n'avais pas envie de troquer mon fès pour un foulard, mais après... Je te le dis — pourquoi je ne le ferais pas ? Ce sont des gens bien, tout un chacun. Ils n'ont pas leur pareil à dix lieues à la ronde. Ils ont beaucoup de bétail, et pardi, ils sont riches en blé. On n'a pas souvenir de les avoir jamais vus acheter une seule once de blé. Et leurs terres sont à eux, ma chère ! C'est rare, de nos jours ! L'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté. Tu le sais toi-même, pourquoi te le répéter ? En plus, ils habitent à côté. Pourquoi tu la caserais à l'autre bout du monde ? Tu pourras aller lui rendre visite tous les jours... regarde bien, ma chère, ouvre les yeux. Je ne te veux pas de mal — ni à toi, ni à ton enfant. Je ne te parle pas par malice, Dieu m'en garde, mais comme ça, tu sais ! L'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté ; et les Majstorović font attention à leurs femmes comme à la prune de leurs yeux. Voilà, ma chère, à toi de voir... — caqueta la Kalasura « Bouche d'Or ».

Tuba se cache et s'enfuit dès qu'elle voit quelqu'un arriver à la maison. Aussitôt la pauvre pense : on vient pour me faire la cour ou me demander.

Déjà un an a passé depuis le départ de Blagi. Souvent elle regarde la pomme qu'il lui a donnée la dernière fois près du moulin. Cela fait un moment qu'elle a commencé à pourrir. Elle la regarde tristement, et ses yeux se remplissent de larmes : « Tant pis, elle n'a qu'à pourrir, pourrir complètement — je veux seulement qu'il revienne vivant, mais Graz », pense-t-elle, et des larmes ruissellent sur ses joues pâles.

IX

Ce devait être à la Saint-Archange, le knez descendit à l'« office ». Là-bas, il reçut les « convocations » et autres « af-

fares officielles ». En outre, on lui remit deux paquets enveloppés de noir ainsi que le « livre noir ».

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça, s'étonna le knez.

Il lut l'adresse : « À l'attention de monsieur Vukan Radić, knez du village de M... »

— Monsieur, moi ? Oh oh oh, n'en revient pas le knez, puis il lit encore une fois : « À l'attention de monsieur Vukan Radić, knez du village de M., poste restante B. » Quel empire bien ordonné, mon Dieu ! À tout seigneur tout honneur ! David l'a bien dit : un knez est un knez. Ce n'est pas une mince affaire, d'être knez. Il faut venir ici pour se saisir du tribunal, s'en tenir à la loi, et on nous fait confiance et on nous rend honneur.

Il relit, un large sourire aux lèvres : Quel empire bien ordonné, Dieu miséricordieux ! On y respecte tout un chacun !

Il sort de « l'hôtel de l'office », la fierté en bandoulière. Il relève le front comme un jeune bélier, et il se raidit, il ne regarde personne. Il a pris les petits paquets et les porte sous le bras.

Les paysans qui sont à « l'office » accourent tous ensemble, avides de savoir.

— Qu'est-ce que c'est, le knez ? — lui demandent certains. Il se rengorge, et il déclare, un peu inquiet, après une courte pause :

— Rien ! Attendez que j'ouvre le livre ! Vous vous êtes attroupés comme des bêtes !

Il ouvre la lettre, et commence à lire à voix basse. Par moments, le pauvre homme s'oublie et se met à épeler à voix haute. Il peine un long moment et quand il a enfin compris, il tousse et commence :

— L'empire annonce donc, que le di... le di...

— Quoi donc ? Qu'il n'y a plus de dîme ! le coupe l'un.

— Silence, animal ! — lui hurle le knez, qui poursuit.
« Ach so », l'empire annonce que le dix du mois passé...

— Qu'est-ce que tu nous veux, avec ton dix du mois passé ? — l'interrompt un autre.

— Silence, crétin, idiot, corbeau de malheur ! — gueule le knez, dont le visage devient blanc comme un linge.

— Ne commence pas, le knez, à me rouler dans la farine, car moi aussi j'étais quelqu'un, avant. On m'écoute, moi aussi, quand je fais une déclaration au tribunal. Je connais les pali-grapes.⁵

— Honneur et révérence à toi — se secoue le knez. Mais ne sois pas comme ça, mon ami... De la part de l'empire, alors ce qui peut bien lui arriver, cela ne peut être que bon !

— Lis donc, le knez, lis donc ! — se fit entendre une voix. Et toi, Joviša, tais-toi.

— « Ach so », l'empire annonce que le dix du mois passé est mort à Graz le soldat d'infanterie (moi, j'étais caporal) Blagoje Gatarić. Dans son paquetage ont été retrouvés un instrument de musique populaire, une flûte et une pomme. La dernière volonté dudit soldat d'infanterie est que la flûte soit remise à Milić Zeljković et qu'on donne la pomme à Tuba Kraguljeva. Monsieur le knez est prié d'accomplir avec exactitude ces volontés — termine le knez, qui a prononcé avec un accent particulier les mots « Monsieur le knez est prié ». Les paysans se jettent des regards interrogateurs.

— Hélas, sa pauvre mère ! Paix à son âme ! — s'échappe de la foule un soupir unanime.

— Ah ! Quel empire bien organisé, mon Dieu — s'étonne Joviša. Il se soucie de tout ! Tout va comme sur des roulettes. Il n'y a pas de bazar, mais chacun a sa tâche assignée — assignée ! Dieu me pardonne, même au paradis, on le retrouverait.

⁵ Déformé : *paragraphes* (en tant qu'articles de loi).

— On ne demande rien d'autre que l'abolition de la dîme, du tiers, et disons de toutes ces amendes — et alors, il n'y aura jamais eu de meilleur empereur — dit Šurlan.

— Et qu'est-ce que c'est que cette chose, knez, enroulée dans cette enveloppe noire — demande Joviša.

— Vous n'avez donc pas entendu ce que l'empire annonce ? Cette chose longue, c'est la flûte, et la chose ronde, c'est la pomme.

— Ah, Dieu béni ! Regarde, regarde les tampons et les trimbres ! — dit Joviša qui n'en revient pas. L'empire n'a pas lésiné pour envoyer jusqu'ici cette chose de si loin. Et pourtant on dit : il demande beaucoup !

En revenant de l'« office », le knez donna immédiatement la flûte à Milić, puis reprit son chemin pour passer donner la pomme à Tuba.

La vieille Andja sortait la courge du feu, et en secouait la cendre, tandis que Tuba prenait une petite pierre pour casser les noisettes, quand le knez apparut à la porte.

— 'soir !

— Dieu nous bénisse ! — dirent-elles toutes deux en se levant, puis elles s'inclinèrent et se signèrent.

Tuba prit un siège, y étendit un petit tapis et l'approcha du knez.

— Assieds-toi, mon ami — dit la vieille. Quelle bonne nouvelle ?

— Merci ! Je n'ai pas le temps ; j'ai encore à faire ici plus bas chez Đokan — dit le knez, qui sortit la pomme de son foulard. Tiens, Tuba ! Blagi est mort, et c'est sa dernière volonté, tu sais. Bonne nuit ! — dit le knez, qui était déjà à la porte.

La pauvre Tuba pâlit comme un cadavre, mais elle ne défaillit pas. Sa pudeur de jeune fille, sublime et intacte, la sauva de rien laisser paraître. Lorsque le knez fut sorti, elle éclata en larmes et se suspendit au cou de la vieille Andja.

À travers ses tristes, ses intarissables sanglots, on entendait :

« Maminette ché-rie, Gra-a-az nous a sé-pa-rés ! »

Traduction collective faite par les étudiants de l'Université Paris IV – Sorbonne, sous la direction de Philippe Gelez.

Première publication : 1901

JABLAN

[ЈАБЛАН]

Il fait nuit depuis longtemps.

Sur le chaume, au bas du village dans un contrefort, Lujo s'est entièrement recroquevillé derrière sa chemise. On ne voit que son visage maculé aux yeux énormes, vairons et quelques mèches de cheveux blonds étalées sur le front. A quelques pas de lui broute Jablan.

Chaque soir, depuis le début de la canicule et jusque tard dans la nuit, Lujo fait paître son Jablan. Il lui porte attention comme à la prunelle de ses yeux. Deux fois par semaine il lui donne du sel et partage sa collation avec lui. Il aime Jablan, – Jablan est le taureau le plus fort du comté. Lujo en est fier. Il méprise les autres bouviers et leurs bœufs. Il pourrait même passer la nuit au cimetière avec Jablan à ses côtés.

– Quant à demain !

Lujo sursaute comme après un songe, se défait de sa chemise, ses yeux brillant d'excitation.

Il se lève, s'approche du taureau et se met à lui donner des tapes, à le caresser tout en lui murmurant :

– Mange bien, mon Jabo. Mange, frérot, tout ton soûl ... Mais demain ! Mon unique, mon cher Jabo – quant à demain !

La voix rauque de Lujo trahit une douce, une tendre supplique. Le taureau, à son habitude, bat de la queue, lui frôle la joue.

– Tu me frapperais, moi ? lui demande-t-il sur un ton de reproche. – Je vais me mettre à pleurer. Il se tourne un

peu sur le côté et fait semblant de pleurer. Jablan soulève son museau.

– Mais non, mais non, Jabo ! Je plaisante. Tu ne m’as pas frappé... Arrête, pardieu, de te fâcher tout de suite pour un rien. Allez, on s’embrasse !

Ils s’embrassent. Lujo revêt sa chemise, se couche sur l’herbe humide et reprend sa rêverie à propos du lendemain.

Demain son Jablan va se cosser avec le taureau impérial. Depuis longtemps le souhait de le voir se battre avec Rudonja brûle, flambe en lui. Il a supplié le notable d’exaucer son souhait. Les anciens aussi ont appuyé sa requête.

– Comprenez, messieurs, que ce n’est pas si simple. Il s’agit d’un bœuf impérial ! Je vais faire une demande. Si l’empire permet qu’ils se cossent, alors très bien, je n’aurais rien contre ; s’il ne le permet pas, on n’en parle plus ! Est-ce que cela vous convient ?

– C’est très bien. Fais selon les usages et ne crains rien.

La requête est envoyée, la réponse revient au maire : on le permet. Demain, c’est le jour de la Transfiguration et dans le même temps un jour férié impérial. Demain, en face de la mairie, Jablan et Rudonja vont se mesurer.

Lujo en rêve même éveillé. Tantôt il voit Jablan tomber : percé, celui-ci expire ; tantôt il déjoue Rudonja et le perce puis se tient fier sur le champ de bataille. Il entend le beuglement de Jablan et son écho à travers les montagnes. Il chante :

Bien plus fort est mon veau chéri
ah, que votre vache pauvrete !

– Jabo, est-ce que tu as froid ? – souffle Lujo sous sa chemise.

Jablan broute, paisible, et ne dit rien. Il se lève, le carresse, arrache de la meule deux gerbes d’avoine, il les pose

devant le taureau, puis se couche auprès de lui. Le sommeil le maîtrise après une longue somnolence entrecoupée de spasmes et de frémissements. Jablan, après avoir mangé le blé, se couche aussi auprès de son bon camarade.

Un silence terrible, profond. Une fraîcheur humide s'étend par la nuit. Un vent tiède souffle par-dessus les maisons qui s'étirent en un demi-cercle et dans une file continue sous la montagne. On distingue à peine, au clair de lune, les toits couverts de mousse de vergers d'où ils percent. Seul ici ou là luit un nouveau toit. Le village dort aussi paisiblement et tranquillement qu'un petit montagnard robuste, sain et bourru allaité et bercé par sa mère.

*

Le soleil pointe tranquillement de derrière les cimes montagneuses qui dorment encore, las, dans le crépuscule d'un matin limpide. Une lumière blanchâtre et, l'instant d'après, tout est submergé ! Tout scintille et s'irise. Seul au loin, sous les montagnes, dans les adrets, brille un azur brumeux, rocheux. Tout se lève, s'éveille, tout fume comme le sang chaud, tout respire force et fraîcheur.

– Oh, c'est l'aube, déjà ! dit Lujo. Il s'étire, se frotte les yeux et regarde autour de lui. Jabo, frère, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Jablan s'est levé tôt, très tôt, il a paissé à satiété. Lujo prend plaisir à lui voir la panse enflée.

– Puisque tu as si bien b'outé, frerot, tiens, v'là des douceurs, dit gaîment Lujo, puis il jette sous le taureau quelques gerbes d'avoine.

Jablan les mange. Ils partent vers la maison du notable.

Les corneilles s'envolent des bosquets alentour et chutent sur le maïs qui commence à grainer. Les gardiens les pourchassent ! Les épouvantails des enclos volettent. On mène le bétail aux pâturages. De tous côtés on crie et on s'interpelle.

Lujo suit Jablan, pensif. Tout à ses propres réflexions, il

n'entend pas ce vacarme, cette vie qui bat autour de lui. Il pense à Jablan et son combat.

Il tressaille, comme si quelque chose lui revenait en mémoire. Il étire l'empan, puis se met à mesurer le bâton :

– Jablan va le cosser... Non ! Si ! Non ! Si ! Non ! Si ! s'écrie Lujo, et ses yeux s'illuminent d'une joie trop immense.

De plaisir, il commence à embrasser et caresser le taureau.

– Tu vas le cosser, hein, Jabo, tout impérial qu'il est ? C'est égal à mon cher, mon doux, mon unique Jabo. N'est-ce pas ? Dis-le à ton Jujo ! – il se met à le flatter innocemment.

Le temps de parler à Jablan, et Lujo est arrivé à la maison du notable où un monde important s'est déjà rassemblé. C'est un jour saint, férié, les gens sont venus s'entretenir un peu et, en bons montagnards, aiment assister à une lutte de taureaux.

Le cœur de Lujo frémit à la vue de Rudonja. Il lui semble terrible, énorme ; plus gros et plus grand que Jablan.

– Jabo, frérot, si tu payes de ta tête aujourd'hui, ne m'en veux pas ! Lujo pousse un soupir, s'agrippe au bœuf et, se cachant du monde, se remet à mesurer son bâton. Il apparaît que Jablan va dominer. Son visage se rassérène.

– Tu as peur, petit ?

– N'aie crainte, fiston, l'encourage un vieillard. Ton taureau est un vieux lutteur.

– En vérité, je n'ai peur de rien ! répond Lujo, sûr de soi.

– Pardieu, petit, tu vas gémir lorsque Rudonja lui percera la panse, l'intimide le garde champêtre. J'en ai plus qu'assez de le voir.

– On verra ça, garde champêtre ! lui rétorque un Lujo défiant, acerbe.

– Assez de vaines paroles ! Les femmes et les enfants sur les côtés ! s'écrie fermement, quasi officiellement le notable. Emmenez les taureaux vers ce plateau sous l'enclos.

On les sort. Les gens se pressent tout autour. Les taureaux, comme pour faire connaissance, se mettent à se renifler.

– Attaque, Jablan !

– Attaque, Rudonja !

Les taureaux mugissent, creusent la terre de leurs pieds antérieurs et soudain leurs cornes s'entrechoquent avec fracas. Bris et craquements ! La terre se fissure et se plie sous eux.

Lujo frissonne, tremble. Chacun de ses nerfs est à vif. Il écarquille ses grands yeux vairons et ne bouge pas un cil. Il suit chaque mouvement ; chaque coup porté trouve écho dans son cœur embrasé. Il se ramasse sur lui-même, se courbe – il aiderait Jablan s'il le pouvait. Sa vue se trouble. Il ne fait qu'entrevoir au-devant de soi quelque chose qui tournoie, s'entortille, se courbe.

– Saisis-le par-dessous, Jabo ! s'écrie Lujo comme hors de lui.

Jablan, vieux et rusé lutteur, chancelle tel un cheval sur le genou avant droit puis saisit Rudonja sous le cou.

– Arrêtez-le, il a blessé le bœuf ! s'écrie le notable, pris de peur.

Sous le cou de Rudonja surgit un grand jet de sang. Lujo, défiante, entame un chant moqueur⁶. Jablan se tient fier sur le champ de bataille en beuglant alors que les cimes montagneuses lui répondent d'un écho tonitruant.

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1902

⁶ *Долугату / Doligati* : littéralement, chanter une comptine moqueuse le pouce posé sur la pomme d'Adam dans une attitude de défi. [Note du traducteur.]

LE POPE DE MRAČAJ

[MRAČAJSKI PROTO]

– Bon, puisque tu insistes tellement, allons-y et – à la grâce de Dieu ! me dit Stevica, fils du pape Jova, un jeune homme agile et vigoureux. – Tu ne sais pas encore de quel genre d’homme il s’agit, Dieu nous en garde ! Il n’aime personne, ne supporte personne, ne croit en personne. Il hait le monde entier et sa parenté, je le sens, en particulier. Il a chassé de chez soi son fils et a tellement battu et malmené son épouse qu’elle est morte de ses blessures chez sa fille, à Bo-žići, il y a de cela quelques années.

Il appelle toutes les femmes Đurđija. Il s’enivre avec malice et sarcasme de ce nom où se cache quelque chose de risible, de vil, de déshonorant. « Mon enfant, mon enfant, garde-toi des Đurđija de village, que le Christ les punisse ! Une Đurđija est une Đurđija ! Bats-là, par sa croix catholique ! », il s’écrie en agitant furieusement sa tête chevelue et boursouflée, lorsqu’un fidèle se plaint de son épouse.

Cela fait des lustres qu’il est en mauvais termes avec notre famille. Des années durant il a été en conflit avec mon grand-père à propos de la paroisse et il le haïssait, dit-on, de manière terrible. Il hait mon père autant que les Turcs ! Sinon plus que les Turcs ! Sous l’effet de cette haine et de cette malice il ne passe jamais auprès de notre maison en rentrant de sa paroisse – bien que cela lui serait plus court – mais par les alentours, toute une demi-heure par des voies escarpées. « Que j’aïlle, moi, par le chemin qu’emprunte ce maudit, ce ventru, cet infernal Džibo ! » Džibo, Džibolain, c’est ainsi qu’il appelle mon père, Gros-Džibo mon grand-père.

Dans sa paroisse, il ne déjeune ni ne passe la nuit chez qui que ce soit. Il n’accepte pas l’eau tendue par une main

étrangère. « N'aie pas confiance dans le chrétien. Il te trompera, te mentira, te volera, il médiera à ton propos, que le ciel le punisse ! » Dès qu'il achève les fiançailles, le baptême, l'enterrement, ou quelque autre chose, il monte aussitôt son cheval et rentre chez lui. Il refuse le gîte à qui que ce soit. Si l'évêque en personne se présentait, il le lui refuserait !

Les vieilles gens disent qu'il est allé une seule fois en ville du temps des Turcs, mais depuis l'arrivée des Allemands, ils ne se souviennent point de l'y avoir jamais vu. Les Turcs l'ont beaucoup malmené : à une occasion, à la taverne de Šibić, ils ont voulu l'empaler. Ils l'ont menacé, une seconde fois, de l'empaler sur une broche et de le rôtir comme un bœuf, à la troisième reprise ils l'ont entièrement dévêtu et tenu enchaîné sous un soleil de plomb auprès d'un feu nourri. Il s'en plaint encore et dit : « C'est cette vieille charogne de Džibo et les chrétiens qui en sont responsables, puisse le ciel les engloutir ! »

Il n'a pas de bonne. Seul, il fait tout. Il cuisine, il lave, il donne à manger à son cheval, il l'étrille, il le nettoie. Son cheval est comme un dragon. Lorsqu'il le monte, il pousse un hennissement et creuse le sol de ses sabots. Il le gâte, il l'aime plus que toute autre chose au monde. Il a aussi un chien. C'est, comme dirait les paysans, son bétail et sa parenté. Regarde, on voit déjà sa maison à travers le verger ! – s'écrie Stevica, d'une voix quelque peu tremblante.

C'est une journée nuageuse, humide, lourde. La lumière est faible, trouble ; il n'y a aucune chaleur bien qu'on soit en été. Stevica s'est essoufflé et fatigué à force de parler, de sorte qu'il avance pesamment devant moi par un petit chemin étroit et dégagé qui ondule comme un serpent morcelé à travers les champs ensemencés. Un blé lourd, épais et humide ondule et se plie. Des grains mûrs et épais s'égrènent et s'étalent sur nos souliers. Une caille effrayée quelque part dans un sillon bat des ailes, s'élève, puis se cache à nouveau dans le blé jaune pâle, d'où s'exhale une fraîcheur humide et agréable.

– Pardieu, frère, je commence à avoir peur ! – me dit soudain Stevica, secoué, alors que tout près, devant nous, sur une colline, apparaît une très haute maison de bois, sous laquelle on voit la porte d'une cave à la lourde serrure d'acier.

– Pourquoi ?

– Je t'assure que tu ne sais pas de qui il s'agit ! Ça pourrait mal finir. Il est vrai qu'il me déteste moins que mon père, néanmoins...

Plus on approche et plus Stevica est inquiet, plus l'expression de son visage s'anime et plus il scrute avec effroi.

On entre dans la cour. Nulle vie. Un silence de mort, profond. Tout est désert, sombre, lourd. Quelque part dans une ruche seules les abeilles bourdonnent de manière sourde et continue, parfois une ou deux sifflent autour de nous, puis elles disparaissent derrière les étables figées, de bois, qui semblent nous jeter des regards froids, étonnés, de mépris.

– Est-il à la maison ? murmurai-je.

– Je pense que oui, me répond Stevica d'une voix tremblante, à peine audible, et il se met à me pousser d'une main pleine d'un tremblement silencieux. – Va devant, toi !

Je m'approche lentement, du bout des doigts, et jette un regard par-dessus la palissade supérieure. Il est à la maison ! Appuyé sur ses deux mains, sur ses coudes maigres et dénudés, il fixe quelque chose devant lui de manière figée, stupide. Quelque chose d'inquiet, de déchiré, quelque chose de lourd, de sombre se reflète dans son visage osseux, boursoufflé et ses yeux troubles, horrifiés. La barbichette grise, ricaneuse, est en désordre, les mèches noires, emmêlées, grasses de ses cheveux s'étalent sur des épaules larges, voûtées.

Soudain il sursaute comme au sortir d'un rêve, d'un rêve profond et lourd, il se saisit d'une boîte, roule une cigarette, l'allume et se met à fumer. Après quelques bouffées, il pose la cigarette sur une poutre proche où une dizaine s'étalent déjà, à peine entamées. Puis il soupire longuement, appuie de nouveau la tête sur le coude et se perd profondément, profondément dans ses pensées.

Il se lève soudainement et marche de long en large sur le portique. Il murmure quelque chose dans sa barbe, tourne des yeux de manière pesante, lasse et bat des bras comme s'il se disputait avec quelqu'un.

– Ô misérable, pauvre pope ! s'écrit-il d'une voix rauque. – On t'a volé, on t'a tout pris... Hier tu as baptisé le fils de ce chien... N'est-ce-pas ?! Il a promis d'apporter l'argent aujourd'hui et vois, maintenant ! Mais n'aie aucune confiance dans le chrétien, puisse la lumière du ciel le consumer !

Il tremble et s'agite de tant de haine, de hargne, de malignité. Puis il se calme et s'assied. Il roule une autre cigarette, tire quelques bouffées, puis la pose lentement parmi les autres et, pensif, se penche à nouveau sur les mains.

Je sors de l'avant-toit suivi de Stevica.

– Dieu vous aide, mon père !

Il sursaute, effrayé, et me jette un regard étonné, un regard terrible, féroce :

– Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que t'ai-je fait ?

– Dieu vous aide, mon père !

– Mais enfin, d'où sors-tu ?! Qu'est-ce que tu me veux ?... Et toi, le petit Džibo, tu vas où comme ça ? siffle-t-il, comme si, à la vue de Stevica derrière mon dos, quelque chose le mordait. – Est-ce le gros Džibo qui t'envoie vers le vieux pope pour voir, sais-tu, s'il a crevé ? Et s'il n'a pas crevé, alors, pour lui demander quand il pense le faire ? Džibolain, Džibolain, que ton engeance périsse!... Mais enfin, jeunes gens, qu'est-ce que vous me voulez ?

Sa voix malfaisante, perfide, tonne. Sa gorge rauque et âpre trahit une inquiétude fébrile.

– On ne fait, mon père, que passer...

– Comment diable avez-vous pu entrer sans que le chien vous sente et aboie ?... Ha, mais tu n'aboieras plus, puisse le Džibo se gaver de ta viande à Noël ! dit-il en rageant, puis il se précipite dans la chambre, ressort avec un fusil et, tout en courant et chancelant, se perd à l'arrière de la maison.

D'un coup Stevica blêmit et se met à trembler comme une feuille. Ses yeux se figent d'effroi.

Le fusil claque, le chien pousse un cri strident.

– Voilà ! Puisque tu ne sais pas protéger ton prêtre qui partage fraternellement son pain avec toi, va saluer de ma part le Gros-Džibo en enfer ! Oh-oh ! – Mais comment ont-ils pu entrer ?! il s'en étonne et fébrile, inquiet, secoué jusqu'au fond de l'âme, traverse la cour tout en tenant dans sa main un fusil encore fumant. – Quelqu'un a décroché la cloche de la porte ! s'écrie-t-il, puis il se dirige, tremblant, vers la porte et se met à tirer vigoureusement une corde épaisse qu'en entrant nul de nous deux n'a remarquée. La corde était attachée à la cheminée de la maison de bois.

Des cloches grandes et épaisses, aux sons clairs, se mettent à battre, depuis toutes les fenêtres, les portes et la cheminée. Toutes les cloches sont reliées les unes aux autres de manière habile. Il se tient debout et tire la corde, irrité, alors que les cloches tintent, résonnent et retentissent sourdement.

Il délaisse la portière et se met à ouvrir les étables en murmurant quelque chose entre les dents. Dès qu'il ouvre une étable, la cloche au-dessus de la porte tinte. Après avoir tout vérifié, il se calme un peu, entre dans l'écurie et se met à parler au cheval qui hennit joyeusement à l'ouverture de la porte.

– Bougre d'âne ! comment vas-tu, comment vas-tu, bougre d'âne ? Tu n'es pas un cheval mais un g'and, g'and âne ! Il le cajole, on l'entend le caresser et lui tapoter doucement les flancs. – Ton pope va te donner du sel, puis de l'avoine, puis t'abreuver et t'étriller comme il se doit. Il t'aime, ton pope, vieil âne ! Quant au grisâtre ! il s'écrie soudain et se met à grincer des dents de manière âpre, maligne. – Lui, le pope l'a envoyé porter le sallam, le maksuz sallam, comme dirait ces sales Turcs, au Gros-Džibo !

Après avoir abreuvé et nourri le cheval, il entre dans la chambre, pose le fusil et apparaît sur le portique.

– Mais au fait, quelle est la raison de votre venue ? J’ai l’impression de te connaître – il se tourne vers moi et pose sa main au-dessus des yeux. Ne serais-tu pas... ?

– C’est bien moi, c’est bien moi, mon père !

– Hé bien, assieds-toi, puisque tu es venu. Mais, pardieu, que fais-tu avec cette engeance de Džibo ?... Assieds-toi, assieds-toi, qu’on boive un café, et qu’ensuite chacun vaque à ses occupations ! Assieds-toi aussi, Džibolain, assieds-toi, que diable, puisque tu es là ! Assieds-toi, Džibolain, assieds-toi, puisse la terre se rompre sous toi ! Ton grand-père en voulait à ma tête, puis ton père, puis tous les tiens... Qu’à cela ne tienne ! ils peuvent toujours espérer !... Džibo n’a eu de cesse... Il se tourne vers moi et me tend le moulin empli de café non égrainé : - Egraine ça, je vois que tu es fort, qu’on boive un café, et qu’ensuite chacun vaque à ses occupations ! Džibo, dis-je, n’a eu de cesse... Il entre dans la maison, s’agenouille et se met à souffler sur le feu. – Džibo n’a eu de cesse... Il se lève et se dirige vers la chambre. – Où sont la cafetière, les tasses, le sucre ?! Ah, les voilà ! entend-on depuis la chambre. – Il n’a eu de cesse – il poursuit, en sortant – de médire à mon propos auprès de l’évêque et des autorités allemandes actuelles. Mais le prêtre de Mračaj n’a que faire, tu saisis, de l’évêque ni de la justice allemande... Qu’est-ce que tu regardes, le Džibo ?! Pourquoi tu lorgnes à la dérobée à travers la chambre, hein ? Le vieux prêtre a tout ce dont il a besoin ; ne pense pas le contraire... L’as-tu égrainé ? s’écrie-t-il vers moi.

– C’est fait, mon père, c’est fait.

Il pose le café. On se met à boire, lui et moi.

– Mon père, sers-donc une tasse à Stevica.

– Est-ce toi, ici, le maître de maison ou le prêtre de Mračaj ?! Il relève furieusement la tête et me perce du regard. – Bois ton café, bois ! Arrête d’alléguer des prétextes comme un imbécile... Regarde un peu ! Il me donnerait des ordres ! Le diable l’emmène chez moi pour la première fois et déjà il se comporterait en maître, dans ma propre maison.

– Certes pas, mon père, mais...

– Comment ça, certes pas ? Hé, hé – et il se met à rire de manière perfide. S'il s'était agi de poison, je lui en aurais versé une dizaine de tasses, et pas une – il peut crever, ce chien !... Si tu savais à quel point son grand-père, puis son père, puis tous les siens m'ont malmené, ont médité à mon propos devant les Turcs, les Allemands, l'évêque, les bonnes gens !... Mais il n'est pas dit que le prêtre de Mračaj ne se sera pas vengé, terriblement, de cette vieille crevure de Džibo – sur ce, il grince fortement des dents, pose sa tasse, se lève et se met à aller et venir, comme un dément, comme transi, en battant des mains – Ecoute-moi, jeune homme ! J'allais un jour dans la paroisse marier une Đurđija de village (c'était du temps du sultan). Ma propre Đurđija restait seule à la maison. Je rentrais assez tard du village. Approchant de la maison, j'entendis le rire de Đurđija et une voix masculine. J'attachai le cheval à l'enclos, j'enlevai la besace et la fonte de la selle puis me glissai sous la fenêtre : le Gros-Džibo était avec Đurđija ! Ils riaient, discutaient et complotaient en vue de mon assassinat. Oh, que le ciel les maudisse ! – il s'écrie et tremble de rage, il s'emporte tellement dans son histoire qu'il lui semble revoir et entendre de nouveau comploter le Gros-Džibo et Đurđija. Il se ressaisit de son emportement exalté, fébrile, puis continue : – Je saisis le fusil dans l'étui : Vais-je tirer ? pensai-je. J'hésitai longtemps, jusqu'à ce qu'une idée me vînt à l'esprit. J'entrai dans la maison et, dans le grenier, je pris trois guirlandes de ce piment rouge, fort ; je fermai à clé la porte de la chambre, posai les volets sur les fenêtres puis, comme on nourrit le fourneau du dehors, j'y incérai les piments et creusai cinq six ouvertures sur le fourneau que je recouvris avec un couvercle d'argile tout en bouchant fermement la cheminée afin d'empêcher la fumée de sortir. Le Gros-Džibo et Đurđija se mirent à danser et chanter ! « Au nom du ciel, ouvre, mon frère ! » Đurđija sifflait comme un serpent dans une fente. « Ouvre, on n'y voit rien ! Au secours, à l'aide, on étouffe ! » – « Mon père et frère dans le Christ, par la sainte Cène et le saint autel, ouvre », le Gros-Džibo

implorait et sautillait comme un ours de foire. – « Je vais ouvrir, je vais ouvrir, après vos fiançailles et après que le Džibo a dit de manière solennelle mon requiem aeternam. „Le Džibo, serviteur du Seigneur, prend pour épouse la Đurđija, servante du Seigneur!“. Je riais et marchais devant la chambre en exultant. Aujourd’hui encore j’ai l’impression qu’il s’agit du plus beau jour de ma vie !

Il s’arrête et, tout heureux, satisfait d’avoir eu à qui conter cela, il s’assied sur le seuil.

– Il s’agit du grand-père de ce chien-là, si jamais tu ne le savais pas. Cela fait longtemps qu’il a crevé, ajoute-t-il de manière sarcastique en jetant un regard malveillant en direction de Stevica, puis il se met à boire le café déjà froid.

– Comment cela a-t-il fini pour eux, mon père ?

– Après que le piment eut fini de brûler, j’ai ouvert la porte et je les ai jetés, inconscients, devant le seuil puis, selon mon habitude, j’ai exécuté l’office du soir, fermé la porte à clé et me suis couché, dit-il avec calme, sans une once d’excitation, en allumant une cigarette.

– Tu aurais, d’après ce que tu dis et d’après ce que j’entends, tu aurais beaucoup enduré et souffert ?

– Oui. En quoi est-ce que ça te concerne-t-il ? Ce que j’ai souffert, je ne le crie pas sur les toits ! s’écrie-t-il avec rudesse, s’appuyant sur les coudes, fronçant les sourcils et se plongeant de toutes ses forces dans de sombres pensées, en fixant un point du ciel, vers l’occident.

La nuit approche. Le crépuscule se répand comme à la dérobée alors que le soleil expire de manière douce, douloureuse, magnifiquement douloureuse, par-delà les cimes montagneuses.

Sur une vaste partie du ciel, vers l’occident, s’étendent des nuages bleuâtres entrecoupés à leurs extrémités par des raies pointues qui rougeoient comme de l’acier incandescent. De ces morceaux de nuages épars, broyés, comme depuis des cavernes montagneuses, escarpées, percent un rougeoiement ouvert, lumineux, pareil à un feu embrasé dans une nuit som-

bre, tempétueuse, automnale. Des nuages sombres s'étendent en silence par-dessus ces lignes rouges et l'étrange feu de caverne, de sorte que tout le ciel occidental semble être un rideau énorme, épais et sombre.

Le crépuscule de plus en plus s'assombrit et, comme dans un doux murmure, enveloppe la terre dans silence frémissant, muet, de glace. Tout garde le silence et, frémissant, se prépare à l'agréable repos afin de passer une nuit brève, humide et odorante dans un silence doux et exalté. L'humidité perce de toute part. Le soir exhale des senteurs douces et enivrantes : du blé mûr, des prunes bleutées et gonflées à travers un feuillage blême, assoupi, de l'hysope et du basilic. Tout est parfum, respire d'une forte, d'une enivrante fraîcheur alors que dans un moelleux murmure expirent les derniers échos frémissant de la vie diurne lourde, fatigante.

Le prêtre se ressaisit, regarde la nuit, tremble et frémit d'effroi. Il disparaît dans la chambre, dépend le fusil de la cheville, le suspend à son épaule, se passe un long couteau à la ceinture, puis nous perce sévèrement du regard et murmure, inquiet, frémissant :

– Mes enfants, la nuit noire est tombée. Chacun pour soi. Cherchez le gîte !

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1903

TIRÉ DU LIVRE ANCIEN DE SIMEUN LE DIACRE

[ИЗ СТАРОСТАВНЕ КЊИГЕ СИМЕУНА ЂАКА]

« Il s'agit d'un livre saint et sage. Le destin de toutes les terres et de tous les peuples, de tous les monastères, tekija, églises et autres divins temples y est inscrit et scellé. Terres et peuples, écoutez sa parole d'amour inspirée, baignée de lumière divine, inscrite dans le sang, encensée par l'encens et la myrrhe. Terres et peuples ! Ecoutez ses paroles et songez à votre salut !

En Bosnie, dans le cœur et la force de la patrie serbe, en mille huit cent et quelques autres années depuis la naissance du Christ, il y aura coup d'état et changement de pouvoir. Deux maîtres s'y disputeront la terre. L'un nommé Icindi, l'autre Birindi. Icindi descendra du trône, Birindi y montera. Au moment où il quittera le trône, la fourrure d'Icindi s'accrochera à une cheville dorée et il ne pourra descendre et Birindi, au moment de monter, trébuchera sur la fourrure de renard déchirée d'Icindi et ne pourra le faire. Cette monstruosité et difformité perdurera de longues années pour être la honte et la risée de l'humanité.

Avec Birindi viendront des hommes noirs à la peau blanche. S'en réjouiront paysans et fainéants. On verra par la suite que ces hommes noirs ont de noires pensées et des actes plus noirs encore. Tout ce qui est probe et intègre dans cette patrie serbe poussera des cris d'atroce douleur.

Danger pour la foi et la doctrine. Des hommes marchands et calculateurs s'élèveront pour défendre la foi de

l'Occident maudit et de la Rome apostate. Le peuple les suivra d'un trait, pour ensuite les abandonner à mi-chemin.

Dès l'arrivée de Birindī et de ses hommes noirs à la peau blanche, de nombreuses fondations pieuses s'appauvriront et souffriront. Il en ira ainsi, par exemple, du monastère Gomjenica dans la furieuse Krajina. Mais un homme apparaîtra, en vérité un fanfaron et un saccageur, qui dans la rakija va accomplir un acte agréable devant l'Éternel, sauvant ainsi du désastre la blanche fondation des Némanides.

De nombreuses années plus tard de nouveaux hommes apparaîtront, vrais fils de cette patrie serbe. A leur venue, des drapeaux aussi rouges que le sang claqueront sur toutes les collines et à toutes les croisées de chemins. Il y sera inscrit en lettres d'or et de sang : DÎME et TIERS. Le peuple comprendra ce signe divin, il affluera auprès d'eux de sorte qu'une lutte furieuse et sanglante s'engagera. De ce sang noble et saint versé pour le peuple et la patrie une mer profonde et sanglante se fera. Vents et tempêtes océaniques surgiront. Une terrible vague, venue de l'Orient par la mer frappera le trône sapé, chancelant, où trembleront et s'épouvanteront Ićindī et Birindī ligotés, elle le soulèvera et le précipitera, suivie de plaintes et de pleurs, dans le gouffre, obscur et abyssal, pour la gloire du Dieu de Vérité et de l'Éternelle Justice.

Vents et tempêtes océaniques s'apaiseront, le temps s'embellira et se rassérénera et, au deuxième jour qui verra poindre l'ardent soleil, surgira de cette mer profonde et sanglante le Petit-Fils Sombre du Noir Aïeul qui deviendra maître de cette terre bénie et très harassée. Monts et vallées, champs et collines qui gardaient un effrayant silence du temps de Ićindī et Birindī entameront des chants à son honneur et à sa gloire.

Il s'agit d'un livre saint et sage. Le destin de toutes les terres et de tous les peuples, de tous les monastères, tekija, églises et autres divins temples y est inscrit et scellé. Terres et

De la montagne et au pied de la montagne / Petar Kočić

peuples, écoutez sa parole d'amour inspirée, baignée de lumière divine, inscrit dans le sang, encensée par l'encens et la myrrhe. Terres et peuples ! Ecoutez ses paroles et songez à votre salut ! »

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1905

DANS LA TEMPÊTE DE NEIGE

[КРОЗ МЕЂАВУ]

La nuit commençait déjà à tomber et ils ne purent vendre leur vache. Pas un seul homme ne jeta même un coup d'œil honnête, sur elle, ni ne leur proposa de prix. Même pour plaisanter !

Cela attrista énormément le vieil homme et lui fit trop mal, et, s'il en avait eues encore, ses larmes auraient été amères et douloureuses. Mais, écrasé par d'autres malheurs et amertumes, il poussa un soupir sec et quitta la place du marché en menant, abattu, à l'aide d'une corde, une petite vache, dont le poil blond et brillant, les petites cornes brunâtres et la mamelle ronde et pleine entre les cuisses blanchâtres et charnues se distinguaient à peine dans le soir d'hiver sec et froid. Tenant fermement un petit bâton de bois dans ses mains gelées, un jeune enfant, qui ne devait pas avoir plus de douze ans, se leva et se mit en route derrière la vache.

Le vieil homme marchait courbé, en traînant difficilement ses jambes. Il était tout gris, ossu et corpulent comme un morceau détaché de ces montagnes sans cesse sombres et tristes qui se lèvent silencieusement au-dessus de son village. Du givre durci s'était collé sur sa large poitrine découverte et poilue. Ses sourcils épais et hérissés, soulevés, sous lesquels, d'une manière terne, comme depuis une certaine distance, regardaient ses yeux fatigués et presque éteints, le vieil homme avançait sur son chemin.

C'était un hiver rude et sec. De partout frappait, brûlait, mordait et rongait un froid sévère et déplaisant. La neige en-

durcie grinçait et s'enfonçait sous leurs pieds en gémissant tristement

— Pas un seul, rien de rien, Vujo ! dit le vieil homme en se retournant vers l'enfant.

Le jeune garçon se taisait et marchait d'une manière fatiguée, lasse, derrière la vache. A cause du froid sec, tout sur lui était hérissé et raidi. Le fin duvet sur son visage était dressé, tandis que ses mains étaient rougies, noires du froid sévère.

Lorsqu'ils arrivèrent au milieu de la place du marché, il se mit à neiger. Fortement, et comme forcés, flocons après flocons tombaient, d'abord lourdement, comme s'ils peinaient et s'efforçaient de le faire, puis, plus légèrement, plus fréquemment et plus densément.

— Personne n'a proposé de prix, même pour plaisanter, et nous voilà encore ici alors que la nuit tombe sur la place du marché ! dit soudain le vieil homme comme s'il s'arrachait de ses pensées, et dans ses paroles, dans ses yeux et sur son visage, quelque chose de douloureux et de désespéré flottait.

Il faisait de plus en plus noir et c'était comme si quelque chose, de loin, se préparait secrètement, sournoisement et mugissait sourdement.

Des flocons de neige se croisaient en tombant, se brisaient les uns contre les autres et bruissaient finement et doucement au-dessus de leurs têtes, tandis que les trois, le vieil homme devant, la vache derrière lui, et Vujo derrière la vache, traversaient, d'un pas lent et uniforme, la place du marché.

Le vieil homme était écrasé par des pensées graves et noires qui ébranlaient toute son âme.

Il fut jadis le maître de la maison le plus en vue et le plus apprécié de toute la Krajina. Dans les villages, casbah et villes lointains, dans les auberges et buvettes, sur les routes impériales de la Bosnie à Constantinople, des gens parlaient et reparlaient de la réussite de Relja Knežević de Zmijanje.

Il était puissant et prospère. Quelque quarante, cinquante domestiques travaillaient sur ses champs, où, dans la lumière du soleil brûlante et à travers l'azur du ciel de montagne, se cassaient et se brisaient des voix fébriles et hale-tantes, tandis que la force pleine et enflée pétillait et craquait sous les chemises blanches et chaudes et les colliers d'argent. Et le chant du travail et de la jeunesse enflammée, le chant de la force de montagne bouillonnante, indomptée, avec le sifflement des faux et des faucilles, se propageait puissamment, longuement, dans le chaud tremblement des gorges blanches et rondes, sous les sommets bleuâtres des montagnes.

Tôt, à l'aube, d'innombrables bêtes sortaient des bergeries de Relja. En un instant, le dense troupeau de moutons couvrait et blanchissait les prairies sous les montagnes. Dans de longues queues, des bêtes à cornes allaient paître dans la montagne et rentraient à midi sur l'aire de repos. Jablan, qui, par son fameux courage, régnait sur tout Zmijanje, se détachait orgueilleusement des autres bêtes, s'échappait un peu en avant, et, tonnant, mugissait, rugissait, piétinait et, de ses cornes, emportait rageusement la terre.

Et Relja aussi avait l'air de croître, de s'agrandir. Sa poitrine se tendait, à craquer, et son cœur était saisi et baigné d'une douce et merveilleuse chaleur.

Tout lui prospérait, croissait, abondait, grandissait et se multipliait à l'infini. Et il était souvent saisi, lorsqu'il regardait son bétail et ses terres, de frisson et de pressentiment mystérieux et vagues... Cela déborde depuis quelque temps déjà... se remplit trop ! murmurait-il, tout en frémissant et en étouffant cette pensée funeste qui alors lui traversait l'esprit.

Tout prospérait, tout croissait, tout progressait : les femmes accouchaient, les brebis mettaient bas des agneaux, les chèvres mettaient bas des chevreaux et les semences donnaient dix moissons. Ses bergeries couvraient la moitié de ses terres, tandis que ses étables étaient réunies, comme une petite casbah autour d'un petit plateau.

La réputation de Relja se répandait. Qu'est-ce qui fait

que tu sois fier de la sorte ! Pourquoi te pavares-tu ainsi, tu n'as pas sur toi des boutons et des gilets de Relja Knežević ! disait-on quand quelqu'un était fier de quelque chose. Aux rassemblements près des églises et des monastères, aux fêtes et aux mariages, le parrain au parrain, l'ami à l'ami, exprimaient ainsi, l'un à l'autre, les honneurs et la loyauté : Je te remercie mon parrain, je te remercie mon ami ! Tu m'as honoré de ce verre, que Dieu t'honore de toute sorte de prospérité. Que ton blé donne, que ta roue tourne et que tes taureaux mugissent comme chez Relja Knežević !

Des pachas aussi passaient la nuit chez lui. Des noirs évêques grecs aux hauts chapeaux cylindriques, aux manches infiniment longues et larges et au cœur friand d'or, descendaient chez lui et bénissaient sa maison et ses bergeries. Et lui aussi leur donnait beaucoup, trop, sans compter, sans réserve, généreusement. Des bergeries de Relja Knežević partaient des moutons pour le baïram du vizir lui-même. Mais un jour, il reçut de l'Empereur une convocation quelconque. Il n'en connaissait pas la raison et ne voulait pas en savoir davantage. Je n'en ai pas besoin et ce n'est pas bien que cette missive impériale traîne dans ma maison ! dit-il en la mettant au feu. Ses domestiques mâles étaient armés jusqu'aux dents. Il ne lui venait jamais à l'esprit de demander des permis pour les armes, mais il ne venait à l'esprit de personne non plus de les lui réclamer. Les armes étaient souvent saisies chez d'autres gens, mais les gendarmes ne venaient jamais chez Relja, même pour boire un café. Ils répugnaient un peu de s'y rendre.

Relja était toujours apprécié et invité. Mais il ne voulait pour rien au monde devenir chef de village ni siéger dans un quelconque parlement impérial et ne permettait à quiconque des siens de le faire, quoiqu'on sût que ses ancêtres jugeaient à Zmijanje et qu'il descendait de Rajko de Zmijanje que l'on célébrait dans les chansons.

— Si je ne peux pas être chef de village comme mes an-

cêtres, pas question que je sois un agent turc ! disait Relja avec fierté.

Il détestait fortement les gens de la ville où il ne descendait que rarement. Trois fois par an : pour régler les contentieux, pour charger la boisson pour la fête de la famille et pour accompagner les moutons des lieux d'hivernage aux lieux d'agnelage dans les régions inférieures.

Quelques jours plus tôt, on savait déjà quand le troupeau de Relja Knežević de Zmijanje passerait par la ville et les gens s'amassaient aux coins des rues et les Turcs s'as-seyaient dans les salons de repos pour voir et admirer son bétail robuste et blanc. Quand la cloche du grand bélier-guide signalait par son bruit puissant, allongé, que les premiers moutons étaient hors de la ville, les derniers pénétraient sur la place du marché et avançaient dans la lumière pleine du soleil frémissant de printemps, et, derrière eux, fièrement, sur son superbe cheval, suivait Relja vêtu de sa pèlerine bleue et de son pantalon de velours rouge et portant une écharpe rouge elle aussi autour du cou et de gros boutons d'argent sur sa poitrine. Et les Turcs et les gens de la ville admiraient et s'émerveillaient de la réussite et de la richesse de Relja, tandis que dans son âme montait une douceur chaude, claire et tendre comme un chant inconnu sans paroles qui se lève de la terre réchauffée et, parfumé, se lie au ciel printanier souriant.

Les bergeries étaient pleines à craquer, de même que les greniers, la maison grouillait de domestiques bien portants, solides et vigoureux. Et la bourse remplie de pièces blanches et jaunes, devint bien lourde sur la ceinture de Relja.

Mais un jour funeste, il s'en souvient bien, le vent chaud de montagne se leva soudain et souleva et fit tourner la poussière tiède en tourbillons en la répandant dans ses bergeries, ses étables et ses champs. C'est alors que, toute la nuit, le bétail mugissait, les portes des bergeries grinçaient, douloureusement, comme si elles gémissaient, les bergers faisaient des rêves déplaisants et étranges, tandis que, autour des bergeries, les chiens hurlaient et aboyaient tristement, trop tri-

stement, comme les loups affamés en plein hiver dans la montagne.

Et, de bouche à oreille, les gens se mirent à murmurer:

— On a trouvé le cheval de Relja dans la mare.

— Les trois génisses, qui ont fait fausse couche l'autre jour, les bouviers les ont trouvées mortes dans l'étable.

Des vautours, ces immenses rapaces de montagne aux cous déplumés et aux becs longs et pointus, se mirent à tournoyer dans le ciel au-dessus des étables de Relja et tomber près des bergeries. Dans des nuées longues et vastes, des corneilles et des corbeaux noirs, qui croassaient funestement et cruellement au-dessus de son bétail et de sa propriété, tombaient sur les charognes des bergeries et poussaient des cris désagréables, tandis que lui, affligé et résigné, allait ça et là, comme s'il avait perdu la raison, anéanti et assassiné par ce malheur et cette amertume soudains. La lassitude, l'appréhension et un frisson profond et fébrile se manifestaient sur ses joues et sur celles de ses domestiques. Tous appréhendaient et sentaient que quelque chose d'invisible pénétrait et se propageait sournoisement dans les bergeries et les étables et détruisait impitoyablement tout ce qu'il trouvait de vivant devant lui.

— Et Jablan aussi a été trouvé mort ce matin parmi les nombreux cadavres ! se répandit de nouveau le murmure, douloureux et frémissant, de bouche à oreille, tandis que des champs près des bergeries se propageait la triste plainte du petit Đoka pour son Jabo. Et tous les domestiques se mirent à pleurer, à pousser des cris de douleur. Relja aussi en fut très chagriné, mais il serra les dents, s'assombrit, puis, en poussant seulement un soupir sec et s'écartant légèrement, il s'écria:

— Ne pleurez pas, ne gémissiez pas, mes enfants ! Ce n'est pas avec des pleurs et gémissements que l'on ferait son deuil de la ruine de ma force et de ma beauté. Chantez, chantez, mes enfants ! Jovan, Milan, Vida, Jagoda, mes enfants ! Ne pleurez pas, ne gémissiez pas, enlacez-vous et chantez cette

chanson de grande tristesse... cette grande chanson qui ferait pleurer et le bois et la pierre, et encore plus le cœur d'homme ! Enlacés, chantez cette chanson, cette grande chanson et faites votre deuil de la ruine de ma force et de ma beauté!

Toute cette longue journée, le petit Đoka se lamenta en énumérant les combats de Jablan et, avant le soir, il s'endormit sur le corps immobile du taureau dont ils eurent du mal à le séparer. Il s'endormit, pour ne plus se réveiller. Le petit cœur, plein d'amour immense d'enfant, se fendit de trop de chagrin pour son Jabo.

Et le premier cercueil sortit de la maison de Relja.

Après cela les domestiques se mirent à tomber malades et à être fauchés comme du blé. Les cercueils sortaient, les tombes s'alignaient et les gorges enrouées des femmes chantaient des plaintes tristes et noires. Les hommes, têtes nues et débraillés, sans ceintures rouges, sans pèlerines de velours bleu ni ornements, comme abattus par ce malheur inattendu et sournois, se taisaient obstinément, sans larmes ni plainte, tristes, brisés, anéantis...

Et les tombes s'alignaient, petites et grandes, de femmes et d'hommes. C'était horrible à voir ! Des mendiants et des simples d'esprit dénudés affluaient des villages lointains ; le cimetière en était plein. Ils sentaient, ils flairaient eux aussi, tout comme ces vautours des montagnes voraces sentaient et flairaient les charognes, et ils se disputaient la boisson et les aliments gras qu'on apportait sur les tombes. Habillés dans des habits nouveaux et parfumés qu'on laissait après le mort, ils déversaient la boisson sur les tombes et dévoraient goulûment de grandes bouchées grasses, en grognant l'un après l'autre comme des chiens. Šele, le simplet, avait mis sur lui le nouvel habit complet de Markan, le frère de Relja décédé, et il sautait, enragé, par-dessus les tombes en criant à tue-tête :

— Aïe ! Iïe ! Ouïe ! Comment est ma tête ? Ne suis-je pas solide et avenant, n'est-ce pas, comme un jeune homme !

Aïe ! Iïe ! Iïe-ouïe ! Ouïe-ouïe-ouïe. !...

Krstan, le fou, qui portait les habits solennels de Luka, le neveu de Relja, était assis sur une pierre au-dessus d'une tombe et parlait tout seul, fortement, profondément, comme si sa voix venait des profondeurs ténébreuses :

— Avant que la nuit ne tombe pour l'un, il est impossible que le jour se lève pour l'autre. A vrai dire, ça ne devrait pas être ainsi, mais les hommes le veulent, et, que ça soit ainsi. Je ne suis pas un homme, mais, Krstan, le fou, et, à Krstan, le fou, c'est, si tu veux, mon idiot de Krstan, même plaisant. N'est-ce pas ainsi?

— Oui, mon frère Krstan, c'est ça, changeait-il de voix en se répondant...

— Quand ça aura une certaine raison, mon frère Krstan, ce sont des paroles sombres et sanglantes, mais il n'est pas possible que la nuit tombe et que le jour se lève pour moi parmi les hommes, puisque je ne suis pas un homme mais Krstan, le fou. N'est-ce pas ainsi, mon frère Krstan ?

— C'est ça, mon frère, c'est ça...

Et Krstan, le fou, continuait encore à grogner quelque chose, à fouiller, pendant que, autour de lui, se levaient et se brisaient d'horribles et sinistres gémissements. Il sursauta subitement, écarquilla les yeux, ouvrit la bouche et ôta convulsivement tous ses vêtements et s'enfuit tout nu du cimetière suivi des autres simples d'esprit qui poussaient des cris et des sifflements étourdissants. Seule la malheureuse Kalasura resta, celle qui depuis son enfance courait dans les villages, de maison en maison, et qui disait toujours aux gens qu'elle cherchait quelque chose. Depuis quelques jours, du matin au soir, elle gémissait et pleurait sans cesse dans le cimetière, sans rien manger ni boire. On lui offrait de quoi manger et boire, on lui donnait des vêtements qui restaient après les morts, mais elle refusait et ne prenait rien et continuait de se lamenter et de pleurer sans cesse. Un pressentiment de plus en plus fort et glacial saisissait les gens de la famille et les autres qui la chassaient du cimetière, mais elle

se débattait obstinément et ne voulait pas s'en aller :

— Laissez-moi, je suis malheureuse, mon cœur est faible et maladif. Ce sont mes enfants, mes sœurs et frères. Je voudrais les pleurer. Personne ne les pleurera, de tout cœur, comme moi...

On la chassait par la force du cimetière, mais elle s'approchait de nouveau, et la nuit, quand tout se calmait et s'apaisait, elle se lamentait et pleurait en allant d'une tombe à l'autre, tout en agitant profondément l'âme des domestiques stupéfaits.

Droit et avec des joues assombries tel un quelconque coupable endurci, au regard vide et raide, Relja allait çà et là, et murmurait et chuchotait sèchement et avec lassitude :

— Quelle étonnante fortune et quel destin noir que sont les miens ! ... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi es-tu si impitoyable ! Pourquoi as-tu détruit mon domaine, pourquoi as-tu renversé et démoli mon royaume ? N'ai-je pas fait des donations aux monastères et églises ; n'ai-je pas donné au pauvre et à l'estropié ; n'ai-je pas célébré ton nom et apporté des cierges à ta gloire ?...

Alors, il sursautait soudain, s'écartait un peu sur le côté, appuyait les mains sur ses flancs, se tournait vers les bergeries autour desquelles se répandait le sifflement lugubre des vautours et le croassement glacial des corneilles et des corbeaux, et disait comme s'il poussait à moitié un gémissement :

— Oh, vous, corbeaux noirs et vautours, mangez jusqu'à satiété, jouissez-en, buvez, jusqu'à n'avoir plus soif, de mon sang et de ma force ! Renforcez vos ailes, levez-vous haut dans le ciel et volez au-dessus de la terre et du monde. Annoncez par vos roucoulements et gémissements noirs, aux quatre coins du monde, mon immense malheur et la ruine de mon royaume et de ma beauté !...

Et tous moururent et furent enterrés sauf lui et quelques jeunes femmes qui prirent mari. Et tout déclina, s'évanouit, tout disparut hormis la terre ingrate et rocheuse qui

n'avait plus personne pour la cultiver et la labourer et des étables vides et suffocantes dont sortait une odeur de mort et de désolation. Des planches de la bergerie, des gens en emportèrent un peu, d'autres encore séchèrent et pourrirent. Le destin cruel prit le reste, des oiseaux du ciel en emportèrent aussi, de même que des mendiants et des simples d'esprit déments. Et, il demeura seul avec le gel endurci et la glace sur son âme, et dur comme une pierre, noir comme une souche brûlée dans la montagne, il resta dans son foyer, dans lequel le feu s'était éteint...

Il passait son temps dans la maison et autour d'elle et il sortait très rarement dans le monde qui voyait en lui un miracle et un épouvantail. Ce murmure craintif, confus et secret faisait le plus de mal à son âme, quand il était parmi les gens qui ne le connaissaient pas, et seulement quand ils chuchotaient quelque chose. Il évitait comme le feu vif les fêtes et les rassemblements dans les églises et les monastères, car on y contait et racontait beaucoup sa ruine et son destin affreux. Quand il songeait à ces fêtes et à ces rassemblements, son âme criait secrètement, car des ornements des sveltes et vaillants Knežević n'y brillaient plus, leurs fusils n'y retentissaient plus, de larges habits blancs ne voletaient plus ni ne tintaient plus tendrement et uniformément les longs colliers des brus et des jeunes filles vigoureuses et belles, qui, essoufflées, y faisaient, d'une table à l'autre des salutations à des parrains et amis. Se turent aussi ces paroles frémissantes, avenantes, qui retentissaient d'un bout à l'autre du rassemblement et qui, avec une chaleur douce, se déversaient dans son âme : Merci de tes compliments, célèbre royaume !

Sa puissance et sa beauté se répandaient largement et avec force dans des rassemblements et des fêtes. Il n'y avait plus rien de tout cela. Tout était mort, fané, disparu, pour ne jamais ressusciter. Il n'y avait que ces grandes paroles de circonstance qui avaient profondément pénétré son âme et qui vivaient avec lui et lui avec elles. Il était facile de l'offenser. Il

suffisait seulement de dire quelque chose sur ses besoins et sa pauvreté.

— Le pauvre, ce misérable de Relja !

— Laissez-moi, frères ! Mon destin est noir, mon affliction est immense et mon infortune est trop grande... Je ne suis pas Relja, le misérable ! Je suis un roi sans royaume... un empereur sans empire ! s'écriait-il désespérément, en frissonnant, et ce n'était que lorsqu'il poussait un gémissement convulsif, qu'il faisait pitié.

Pour chacun de ses domestiques, petit ou grand, Relja érigea, dès les premiers jours, une marque, et lui-même clôtura en dur le cimetière, sans aide de personne.

Il était très propre et ordonné. Lui-même lavait et raccommodait ses vêtements. Parfois, les dimanches et les jours de fêtes, il se mettait des vêtements de fête, mais ceux-ci lui allaient un peu tristement et ne lui convenaient pas, au point qu'il en avait honte lui-même.

— Relja, Relja, ces vêtements ne te vont plus ! se disait-il et il les ôtait aussitôt.

Il récupéra un peu de son bétail qu'il avait prêté aux autres pour qu'il se reproduise et se multiplie, mais cela ne lui réussit pas. Une fois que cela commence à aller mal, cela ne s'arrête plus !

Et, après la mort de sa mère, il reprit chez lui le petit Vujo, son neveu et l'unique tête masculine.

Quand il n'avait plus rien, quand il était trop pauvre et dans le besoin, il descendait dans les contrées inférieures, plus bas, où personne ne le connaissait, pour travailler à la journée. C'est ainsi que, pendant l'été, il gagnait un peu pour l'hiver, pour se nourrir et acheter des cierges pour les tombes des siens. Cela lui coûtait cher, mais il allumait des cierges et faisait des offrandes lors de chaque Jour des Morts d'hiver comme d'automne.

— Mais, as-tu vu, Vujo, comme les gens d'aujourd'hui sont froids et sans pitié : pas un seul n'a proposé de prix,

même pour plaisanter, alors que c'est le Jour des Morts demain ! dit encore Relja, comme sortant d'un rêve, au moment où ils étaient loin de la ville, là où les montagnes commençaient. Demain, les tombes et les pierres tombales des nôtres ne seront pas éclairées. Je n'ai rien de quoi honorer mes morts ni offrir aux malheureux et aux estropiés pour le repos de leur âme...

— Qu'arriva-t-il à Relja Knežević ! dit-il dans un soupir profond plein de reproche amer.

Vujo, qui n'entendit pas ses paroles, tremblait de tout son corps et claquait des dents du froid qui pénétrait en force jusqu'à la moelle de ses os.

La neige bruissait et voletait au-dessus de leurs têtes et grinçait en sifflant sous leurs pieds et autour d'eux et la nuit blanche d'hiver se languissait affligée, sans voix ni souffle.

Quand, à Dobrnjsko Polje, ils quittèrent la route principale vers le village, la lune s'appêtait à disparaître et la lumière blafarde des étoiles se distinguait à peine sur l'étendue blanche, claire et infinie.

La neige se mit à voleter plus intensément quand ils entrèrent dans la montagne qu'ils devaient franchir.

La vache se mit à résister et à s'arrêter à tout moment.

— Es-tu là, mon enfant ? dit le vieil homme en se retournant et tira plus fort la corde.

— Ca va, je suis là, dit péniblement l'enfant.

— As-tu froid ?

— Oui, répondit avec effort Vujo d'une voix à peine audible.

Relja ôta son écharpe, secoua d'elle la neige et enveloppa fermement la tête et les oreilles du petit Vujo.

— Réchauffe-toi un peu, mon enfant, car il me semble qu'une grande tempête de neige se prépare... Jette ce bâton et mets tes mains sur ta poitrine... Prends ça et enveloppe-toi bien, dit le vieil homme en ôtant son vêtement quoiqu'il restât presque à moitié nu.

— Et toi, mon oncle ?

— Moi, mon enfant, je n'ai besoin de rien. Je n'ai peur de rien, ni de la tempête de neige, ni du vent, ni du froid... Tant de fortes tempêtes de neige m'ont battu et traqué, sans rien pouvoir me faire...

Chargés de lourd givre, tout en grinçant et en rejetant des poignées entières de neige, les hauts sapins se mirent à se balancer et à se plier légèrement.

Relja sentit à son cœur un pincement désagréable. Il hocha seulement la tête et se mit à marcher tout en murmurant quelque chose ressemblant à un pressentiment :

— Une tempête de neige se prépare. Je connais Zmija-nje, je connais les caprices de nos montagnes et de notre terre ingrate et rocheuse : tout ça grogne secrètement et sournoisement.

Tout à coup, les cimes des sapins se mirent à se balancer de plus en plus fort et une tempête de neige forte et bruyante se leva, et c'était comme si toute la montagne était secouée dans ses fondations.

Tout s'assombrit devant leurs yeux. La neige les battait de plus en plus fort, la tempête leur coupait le souffle, mais ils avançaient en trébuchant et en étant déportés.

— Es-tu là, mon enfant ?

— Oui, oui ! répondit à peine l'enfant, en tremblant plus de peur que de froid.

— Courage, mon enfant, courage... A cause de cette nuit terrible et de cette tempête de neige, ce pauvre orphelin à moi va perdre la vie !, murmura le vieil homme en avançant de toutes ses forces dans la tempête.

Fatigués et exténués par leur énorme effort et d'être fouettés sévèrement par le vent déchaîné, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine et se reposer, tout en écoutant, avec une peur et une appréhension infinies, les tourbillons nocturnes déchaînés hurler et faire trembler et le ciel et la terre et qui brisaient et détruisaient tout devant eux.

De temps à autre, la tempête de neige s'estompait et le vent se calmait, s'apaisait. Ils n'entendaient rien, ne sentaient rien sinon leur respiration courte et affaiblie, et, cette légère, frémissante agonie du vent qui tremblait et glissait sur la blancheur de neige autour d'eux.

— On y va, Vujo ?, criait le vieil homme après chaque repos en serrant plus fort la corde dans ses mains.

— On y va, on y va !, répondait Vujo, et, à présent, dans sa voix frémissait ce fou, ce bouillonnant défi de la montagne, qui s'éveillait et s'enflammait davantage, même chez un enfant, au fur et à mesure que l'effort devenait plus grand.

— En avant, Vujo !, s'écria Relja tout en unissant toutes ses forces comme s'il allait lutter corps à corps avec quelqu'un. De nouveau, la tempête de neige se leva subitement. Secoués dans leurs racines, les sapins grinçaient douloureusement, et de leurs cimes, dans une rage folle et le sifflement, le vent arrachait et dispersait, sur tous les côtés, des branches et du givre.

Ils franchirent la montagne et la redescendirent. Les routes étaient couvertes de neige et aucun sentier n'y était frayé. Pas un signe, pas un souffle de vie, alors que la bourrasque continuait sans cesse de gronder et de hurler.

Ils tombèrent sur des marques pour égarés, nombreuses, très nombreuses, à Zmijanje, et sentant qu'ils s'étaient perdus, Relja s'écria de toutes ses forces :

— Au secours, nous nous sommes égarés dans la tempête ! Nous nous sommes perdus... Nous nous sommes perdus ! ...

Sa voix épuisée fut accueillie et saisie par les tourbillons, qui, comme s'ils étaient vengeurs, la déchirèrent et la dispersèrent furieusement dans la nuit démente, furieuse de Zmijanje. Quand, pour un seul instant, la bourrasque se calma quelque peu, il cria de nouveau :

— Au secours, nous nous sommes perdus... nous nous sommes perdus ! Dans la tempête de neige...

Devant les maisons des Nakomičić, qui depuis toujours secouraient des voyageurs et des hôtes accidentels égarés qui traversaient Zmijanje en hiver, s'élevèrent de larges et hautes flammes de paille allumée et on entendit un cri puissant et prolongé :

— A droite, frères, à droite !

Relja fit tous ses efforts et se mit à courir à travers les congères vers les flammes qui s'élevaient haut dans le ciel en se pliant sous les coups du vent tantôt à l'un, tantôt à l'autre côté.

Et Vujo marchait, résistait lui aussi désespérément, mais il se fatiguait de plus en plus, s'épuisait, sa force le lâchait, le trahissait, et ce petit défi enflammé qu'il avait, finissait de brûler en lui, s'éteignait.

— Ca va, mon enfant ?

— Ca va, ça va, répondait faiblement l'enfant qui trébuchait, tombait puis se relevait jusqu'à ce qu'un tourbillon puissant ne sifflât et un amas de neige ne le frappât à la poitrine. Vujo poussa un cri et tomba exténué.

— Ca va, mon enfant ?, cria un peu plus loin Relja.

— Ca va, ça va.

Le vieil homme eut l'impression d'entendre la voix du garçon.

— Courage, mon enfant, courage ! murmura sourdement Relja tout en exposant insolemment sa poitrine nue et débraillée aux coups impitoyables et irrésistibles des tourbillons de montagne enragés.

Une force de géant s'enflamma en lui et tous ses nerfs se tendirent. Il trébuchait, tombait, se relevait après avoir été poussé de côté et sentait qu'il luttait avec quelque chose d'horrible, d'invisible, qui l'étranglait, l'étouffait, qui l'empêchait de respirer.

— Ca va, mon enfant ?, cria-t-il de nouveau et se retourna inconsciemment, mais, ni la vache ni Vujo n'y étaient plus.

Il ne tenait dans sa main qu'un morceau de corde. Son bonnet fut arraché et emporté par le vent et il perdit quelque part ses souliers dans la neige. Il était nu-pieds et presque nu. Il réunit toute sa force et, tout en trébuchant, retourna en arrière.

— Vujo ! hurla-t-il, désespéré, et il tomba à côté du petit garçon autour duquel le vent avait balayé la neige.

Quelque part au loin, des sommets des montagnes, les hurlements froids des loups affamés se répandaient dans la nuit d'hiver tourmentée et se mêlaient au hurlement et au vacarme du vent déchaîné qui balayait tout devant lui, en emportant, tel un géant invisible, sur ses épaules puissantes, des immenses amas de neige qu'il jetait furieusement un peu partout... Le vent sifflait, sifflait et hurlait, tandis que des bouches à moitié mortes s'embrassaient et expiraient dans une mort douce...

Traduit du serbe par Dr Thomas Todorović

Première publication en français : *Migrations littéraires*,
n° 20, 1992.

Première publication en serbe : 1907.